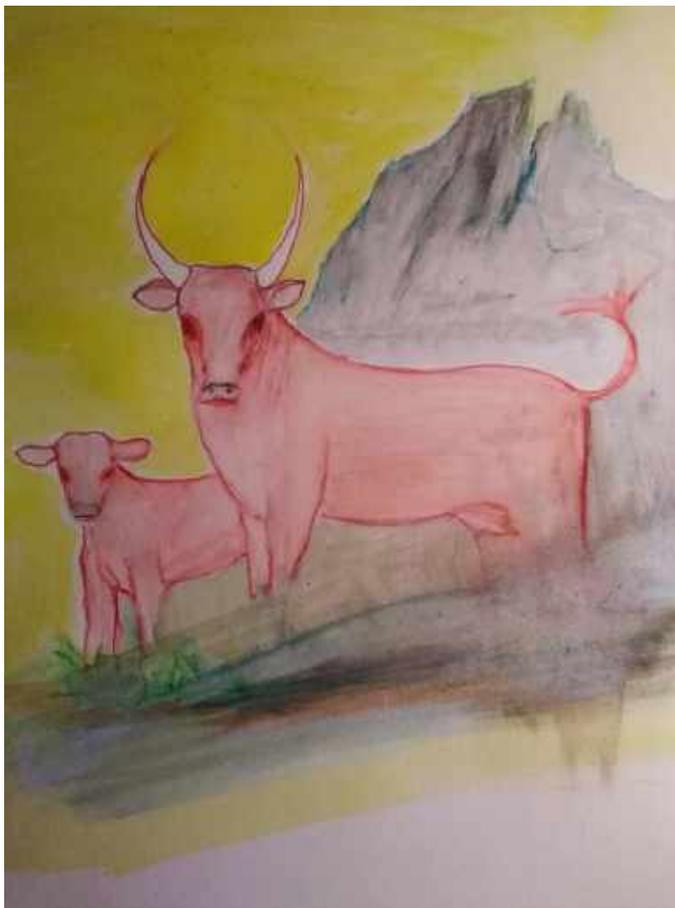


Behigorri

Revue d'écologie féministe et imaginaire



n°2 - septembre 2020 - Les ruminant.e.s



Édito

« Behigorri ! » crient-elles dans la nuit, dans les sous-bois, dans les plaines, dans les terrains vagues, sous les tours de verre et d'acier. Comme une incantation, une conjuration, un exorcisme.

« Behigorri ! », femelle rouge du sang de toutes les femelles. « Behigorri ! », esprit souterrain, lieux d'hibernation, de rêves et de réversibilités. Âme des troupeaux d'antan qui répondaient à l'appel des herbes, des saisons et des marées. Passé lointain dont les silhouettes d'ocre ou de charbon animent encore la fascination qui nous berçait.

« Behigorri ! » crient les filles des femmes liées au destin des velles, des génisses, des vaches... réduites à des proies, méprisées, niées, exploitées.

La corne d'abondance n'est plus chant de repos et de fête. Les usines ont volé la chair, les muscles, le lait et le sang. D'elles coule la souffrance qui nourrit le bourreau des lices, des ourses, des truies, des laies et des chevrettes.

Elles crient, elles chahutent, elles pleurent, elles rient aussi, les filles des femmes qui voient l'aube des temps se lever, Lune pleine dont le cœur rouge déverse par bourrasques l'air marin des sirènes.

De versant en versant, de vague en vague, de tourmente en tourmente, résonne le nom de celle qui connaît les chemins les plus profondément enfouis de l'audace et des affranchissements.

Les ruminantes remercient toutes les contributrices à ce numéro qui ouvrira sans doute la voie à d'autres récits aussi mystérieux, luxuriants et ambivalents que la vie terrestre, berceau d'étoiles et de trous noirs.

Sommaire

Les lézardes de feu de Ana Minski

La théorie de la fiction-panier de Ursula K. Le Guin

Portrait : Françoise d'Eaubonne

Deux poèmes de Colette Daviles-Estinès

#JeSuisPangoline de Laura Outan

Leçon de sauvagerie de SâVge

Portrait : Julia Hill Butterfly

Civilisation et biogynophobie de Ana Minski

Variations de la ville Miroslava Rosales

Vous avez dit satire ! Cathy Garcia Canalès

Damnation de Ana Minski (contenu sensible)

#CAPP Collectif abolition porno prostitution

Portrait : Andrea Dworkin

"Écoutez les concernées !" par Daria Khovanka (contenu sensible)

Dans ma cabane, je suis de Nina Terrpl



LES LÉZARDES DE FEU

(extrait)

J'ai grandi sous le chant des grands-mères
voix de ruisseau, voix d'herbe, oiseau d'hiver
cheveux blancs et longues robes noires
dans le village, effrayantes sorcières

Cours cours petite fille
ne te retourne pas
suis la chatte noire
qui porte dans ses yeux
les lézardes de feu

Dans les chambres obscures elles m'enfermèrent
pour que je sois calme et silencieuse
Savaient-elles qu'ainsi naissent
les chemins menant aux joies miraculeuses ?

Cours cours petite fille
ne te retourne pas
suis la chatte noire
qui porte dans ses yeux
les lézardes de feu

Au vent tempétueux j'ai ouvert toutes les fenêtres
offrant mes nuits aux hululements des harpies
cœur de serres et de fureur, amulettes qu'elles me confièrent
contre l'immolation des rêves, les sanglots et la peur.

Cours cours petite fille
ne te retourne pas
suis la chatte noire
qui porte dans ses yeux
les lézardes de feu

Combien sommes-nous à rêver le désencerclement,
l'ouverture des portes, le désenchaînement des pierres,
pour que surgisse enfin celle que nous nommons mère
et qui n'est autre que l'heure magique de l'aurore ?

Ana Minski

(octobre 2020, revue Nouveaux délits)



Zazie

LA THÉORIE DE LA FICTION-PANIER

Dans les régions tempérées et tropicales où l'homme est apparu parmi les hominidés, les végétaux constituaient la principale source de nourriture. Soixante-cinq à quatre-vingts pourcents de ce que les êtres humains mangeaient dans ces régions au cours du Paléolithique, du Néolithique et des temps préhistoriques était cueilli ; il n'y a que dans l'extrême Arctique que la viande constituait la base de la nourriture. Les chasseurs de mammoths occupent les murs des cavernes et les esprits de manière spectaculaire, mais en réalité, ce qui nous maintenait en vie et bien-portants, c'était la récolte de graines, de racines, de germes, de pousses, de feuilles, de noix, de baies, de fruits et de céréales, auxquels s'ajoutaient des insectes et des mollusques, ainsi que la capture d'oiseaux, de poissons, de rats, de lapins et autre menu fretin sans défense pour rajouter des protéines. Et cela n'avait rien d'éreintant — contrairement à l'existence du paysan trimant dans le champ de quelqu'un d'autre après que l'agriculture fut inventée, contrairement au travail des ouvriers après que la civilisation fut inventée. La personne préhistorique moyenne pouvait très bien vivre en travaillant à peu près quinze heures par semaine.

Quinze heures par semaine pour assurer sa subsistance, cela laisse beaucoup de temps pour d'autres choses. Tellement que c'est peut-être pour cela que les agités, qui n'avaient pas de bébé à leurs côtés pour animer leurs vies, ou qui n'avaient pas de talent particulier pour la cuisine ou la cordonnerie, ni de pensées très intéressantes à suivre, décidèrent d'aller chasser le mammoth. Les chasseurs adroits revenaient ensuite chancelants sous leur chargement de viande, avec beaucoup d'ivoire, et une histoire. Ce n'est pas la viande qui faisait la différence, mais l'histoire.

Il est difficile de raconter une histoire vraiment prenante sur la manière dont j'ai arraché un grain d'avoine sauvage de son épi, puis un autre, et un autre, et encore un autre, puis sur comment j'ai gratté mes piqûres de moucheron, et Oob a dit quelque chose de drôle, et nous sommes allés à la crique où nous avons bu un coup, et où nous avons regardé les tritons un moment, et puis j'ai trouvé un autre carré d'avoine... Non, vraiment, c'est incomparable, cela ne peut rivaliser avec la manière dont j'ai profondément enfoncé ma lance dans ce flanc titanesque et poilu tandis que Oob, empalé sur une énorme défense balayant tout sur son passage, se débattait en hurlant, pendant que le sang giclait partout en torrents écarlates, après quoi Boob a été réduit en gelée quand le mammoth lui est tombé dessus au moment où je tirais une flèche imparable qui transperça son œil et jusqu'à son cerveau.

Dans cette histoire, on retrouve non seulement de l'Action, mais, ce qui est plus, on retrouve un Héros. Les Héros sont puissants. Avant même que vous ayez eu le temps de vous en rendre compte, les hommes et les femmes dans le carré d'avoine sauvage, et leurs enfants, et les savoir-faire des fabricants, et les pensées des pensifs, et les chansons des chanteurs, en font tous partie, tous ont été appelés au service du Héros. Mais ça n'est pas leur histoire. C'est la sienne.

Alors qu'elle réfléchissait au livre qui deviendrait Trois Guinées, Virginia Woolf écrivit un titre dans son cahier, « Glossaire » ; elle avait eu l'idée de réinventer l'anglais selon un plan nouveau, pour raconter une histoire différente. L'une des entrées de ce glossaire est héroïsme, défini comme « bouteillisme ». Et héros, dans le dictionnaire de Woolf, devient « bouteille ». Le héros comme bouteille, un bouleversement radical. Je propose à présent que la bouteille soit le héros.

Pas simplement la bouteille de gin ou de vin, mais la bouteille dans son sens ancestral et plus compréhensif de contenant, une chose qui en contient une autre.

Si vous n'avez rien pour la ranger, la nourriture va vous échapper - même quelque chose d'aussi peu combatif et sans ressource que de l'avoine. Tant qu'il est à portée de main, vous en mettez autant que vous pouvez dans votre estomac, qui est le premier conteneur ; mais qu'en sera-t-il demain matin, quand vous vous réveillerez, qu'il fera froid et qu'il pleuvra, ne serait-ce pas bon d'avoir quelques poignées d'avoine à grignoter et à donner à la petite Oom pour la faire taire ? Mais comment ramener plus qu'un estomac plein et une poignée à la maison ? Alors vous levez et vous allez jusqu'à ce maudit carré d'avoine détrempe par la pluie, et est-ce que ça ne serait pas pratique d'avoir quelque chose dans lequel mettre bébé Oo Oo pour pouvoir ramasser l'avoine avec les deux mains ? Une feuille, une gourde, un filet, une écharpe, un pot, une boîte, un conteneur. Un contenant. Un récipient.

Le premier dispositif culturel a probablement été un récipient... De nombreux théoriciens ont l'intuition que la plus précoce des inventions culturelles doit avoir été un contenant pour recevoir les produits récoltés, une sorte d'écharpe ou de filet à provisions. C'est ce que dit Elizabeth Fisher dans *Women's creation* (McGraw-Hill, 1975). Mais non, c'est impossible. Où est cette chose merveilleuse, grande, longue et dure, un os, je crois, avec lequel l'homme-singe du film cogne quelqu'un pour la première fois puis, grognant d'extase après avoir perpétré le premier meurtre, le lance vers le ciel où, tourbillonnant, il devient un vaisseau spatial accélérant dans le cosmos pour le fertiliser et produire à la fin du film un adorable fœtus, un garçon évidemment, dérivant dans la voie lactée sans (assez étrangement) utérus, sans matrice ? Je ne sais pas. Je m'en moque. Je ne raconte

pas cette histoire. Nous l'avons entendue, nous avons tout entendu à propos de tous les bâtons, de toutes les lances et de toutes les épées, de toutes les choses avec lesquelles on peut cogner et piquer et frapper, de toutes ces choses longues et dures, mais nous n'avons rien entendu à propos de la chose dans laquelle on met des choses, à propos du contenant de la chose contenue. Ça, c'est une nouvelle histoire. Ça, c'est de la nouveauté.

Et pourtant, ça ne date pas d'hier. Avant — une fois qu'on y pense, sans doute bien avant — l'arme, un outil luxueux, superflu ; bien avant le couteau si utile et la hache ; en même temps que l'indispensable faux, meule ou pelle — car quel intérêt y a-t-il à déterrer beaucoup de pommes de terre si vous n'avez rien pour emporter à la maison celles que vous ne pouvez pas manger ? Avec ou avant les outils qui font sortir l'énergie, nous avons fait l'outil qui ramène l'énergie à la maison. Cela me paraît logique. J'adhère à ce que Fisher appelle « La théorie de la besace de l'évolution humaine ».

Cette théorie ne se contente pas d'éclairer de grandes étendues d'obscurité théorique et d'éviter de grandes étendues d'absurdité théorique (largement peuplées de tigres, de renards et autres mammifères hautement territoriaux) ; elle m'ancre, personnellement, dans la culture humaine, comme jamais je ne me suis sentie ancrée auparavant. Aussi longtemps que la culture était expliquée, trouvait son origine et s'élaborait par l'utilisation de ces objets longs et durs qui servent à planter, cogner et tuer, je n'ai jamais pensé que j'avais ou même que je voulais avoir grand-chose en commun avec elle. (« Ce que Freud a pris pour un manque de civilisation chez la femme est en réalité son manque de loyauté envers la civilisation », comme l'observe Lillian Smith). La société, la civilisation dont parlent ces théoriciens était la leur, selon toute évidence ; ils la possédaient, ils l'aimaient ; ils étaient humains, complètement humains, cognant, plantant, enfonçant,

tuant. Voulant être humaine moi aussi, je cherchais des preuves attestant que je l'étais ; mais s'il fallait pour cela faire une arme et s'en servir pour tuer, alors il était évident que j'étais soit un être humain extrêmement déficient, soit que je n'étais pas un être humain du tout.

C'est exact, disaient-ils. Ce que tu es, c'est une femme. Potentiellement pas humaine du tout, et certainement déficiente. Et à présent, silence, pendant que nous racontons l'histoire de l'ascension d'Homme, le Héros.

Allez-y, dis-je, m'éloignant en flânant vers les avoines sauvages, Oo Oo en écharpe et la petite Oom portant le panier. Allez-y, racontez comment le mammoth est tombé sur Boob, et comment Caïn est tombé sur Abel et comment la bombe est tombée sur Nagasaki et comment la gelée brûlante est tombée sur le village et comment les missiles tomberont sur l'Empire du Mal, et toutes les autres étapes de l'ascension de l'Homme.

S'il est humain de mettre une chose que vous voulez, parce qu'elle est utile, comestible ou belle, dans un sac ou dans un panier, ou dans un morceau d'écorce ou une feuille roulée, ou dans un filet tressé avec vos propres cheveux, bref, dans ce que vous avez sous la main, pour ensuite le ramener à la maison avec vous (la maison étant une autre sorte de poche ou de sac, un contenant pour des gens), et puis plus tard le ressortir pour le manger, le partager, ou le stocker pour l'hiver dans un contenant plus solide, ou le mettre dans le sac-médecine, l'autel ou le musée, l'endroit qui contient ce qui est sacré, et puis le jour suivant refaire sans doute la même chose - si faire cela est humain, si c'est la condition, alors après tout je suis un être humain. Pleinement, librement, joyeusement, pour la première fois.

Mais disons-le tout net, pas un être humain agressif ni amorphe. Je suis une femme vieillissante et colérique, défendant vigoureusement mon sac à main, repoussant les voyous. Et pourtant je ne me considère pas héroïque pour autant, pas plus que les autres ne me considèrent héroïque. C'est juste une de ces satanées choses qu'il faut faire pour pouvoir continuer à récolter de l'avoine sauvage et raconter des histoires.

C'est l'histoire qui fait la différence. C'est l'histoire qui m'a caché mon humanité à moi-même, l'histoire que les chasseurs de mammoth racontaient et qui parlait de cogner, lancer, violer et tuer, qui parlait du Héros. La merveilleuse, la vénéneuse histoire du Bouteillisme. L'histoire du tueur.

Il semble parfois que cette histoire touche à sa fin. À moins qu'on cesse complètement de raconter des histoires, il serait bon que certains d'entre nous, perdus dans l'avoine sauvage, ou au milieu du maïs extra-terrestre, commencent à en raconter une autre, que les gens puissent continuer à écouter lorsque l'ancienne se terminera. Le problème, c'est que nous nous sommes tous laissés happer par l'histoire du tueur et que nous pourrions bien finir avec elle. C'est pourquoi je recherche avec une certaine urgence la nature, le sujet, les mots de l'autre histoire, celle qui n'est pas encore racontée, celle de la vie.

Elle n'est pas familière, elle ne vient pas facilement, sans y penser, sur les lèvres, comme le fait l'histoire du tueur ; pour autant, « pas encore racontée », c'est un peu une exagération. Des gens ont raconté l'histoire de la vie depuis toujours, avec toutes sortes de mots et de toutes sortes de manières. Mythes de création et de transformation, histoires d'escrocs, contes folkloriques, plaisanteries, romans...

Le roman est un genre d'histoire fondamentalement non héroïque. Bien sûr, le Héros s'y est imposé bien souvent, car telle est sa nature impériale et son impulsion incontrôlable, de s'imposer à toute chose et de les diriger, et d'édicter d'intransigeants décrets et lois pour maîtriser son incontrôlable pulsion meurtrière. Ainsi le Héros a-t-il décrété, par l'intermédiaire de ses porte-paroles les législateurs, tout d'abord, que la forme correcte de la narration est celle de la flèche ou de la lance, qui part d'ici et va tout droit là et TCHAC ! atteint son but (qui tombe raide mort) ; deuxièmement, que la préoccupation principale de la narration, roman compris, est le conflit ; et troisièmement, que l'histoire ne peut être bonne si lui, le Héros, n'y apparaît pas.

Je suis en désaccord avec tout cela. J'irais même jusqu'à dire que la forme naturelle, correcte et appropriée du roman est peut-être celle du sac, de la poche. Un livre contient des mots. Les mots contiennent des choses. Ils portent des significations. Un roman est un sac-médecine contenant des choses dotées d'une relation particulière et puissante qui les lie les unes aux autres et à nous-mêmes.

Un type de relation entre des éléments dans le roman peut bien être le conflit, mais il est absurde de réduire la narration au conflit. (J'ai lu un manuel d'écriture qui disait, « une histoire doit être vue comme une bataille » et qui parlait d'attaques stratégiques, de victoire, etc.). Le conflit, la compétition, le stress, la lutte, etc., à l'intérieur de la narration conçue comme besace/ventre/boîte/maison/sac-médecine peuvent être vus comme des éléments nécessaires d'un tout qui lui-même ne peut être caractérisé comme conflit ou harmonie, puisque son but n'est ni la résolution ni la stase, mais la continuation du processus.

Au final, il est clair que le Héros n'a pas fière allure dans ce sac. Il a besoin d'une scène, d'un piédestal ou d'un pinacle.

Mettez-le dans un sac et il aura l'air d'un lapin, ou d'une pomme de terre.

C'est pour cela que j'aime les romans : au lieu d'y trouver des héros, on y trouve des gens.

Aussi, quand j'ai commencé à écrire des romans de science-fiction, je l'ai fait en traînant avec moi cet énorme sac de choses, ma besace pleine de chochottes et d'empotés, et de petits grains de choses plus petites qu'un grain de moutarde, et de filets tissés serrés qui, une fois laborieusement dénoués, se révèlent ne contenir qu'un caillou bleu ; un chronomètre imperturbable donnant l'heure d'un autre monde, et un crâne de souris ; plein de commencements sans fin, d'initiations, de pertes, et plus de ruses que de conflits, moins de triomphes que de pièges et d'illusions ; plein de vaisseaux spatiaux qui restent coincés, de missions qui échouent, et de gens qui ne comprennent pas. J'ai dit qu'il était difficile de raconter une histoire prenante sur la façon dont on vient d'arracher le grain d'avoine sauvage de son épi, mais je n'ai pas dit que c'était impossible. Qui a jamais prétendu qu'écrire un roman était chose facile ?

Si la science-fiction est la mythologie de la technologie moderne, alors son mythe est tragique. La « Technologie », ou « science moderne » (pour utiliser ces mots comme on les utilise en général, comme une abréviation irréfléchie pour les sciences « dures » et la haute technologie fondée sur la croissance économique continue), est une entreprise héroïque, herculéenne, prométhéenne, conçue comme un triomphe et donc, en fin de compte, comme une tragédie. La fiction incarnant ce mythe sera et a été triomphante (l'Homme conquiert la Terre, l'espace, les extra-terrestres, la mort, le futur, etc.) et tragique (apocalypse, holocauste, hier ou aujourd'hui).

Si, cependant, on évite le mode linéaire, progressif, flèche (mortelle) du temps techno-héroïque, et qu'on redéfinit la technologie et la science comme étant en premier lieu une besace culturelle plutôt qu'une arme de domination, on découvre comme un plaisant effet secondaire que la science-fiction peut être vue comme un champ moins rigide, moins étroit, pas nécessairement prométhéen ou apocalyptique du tout, et finalement un genre moins mythologique que réaliste.

D'un étrange réalisme, mais la réalité est étrange.

La science-fiction correctement comprise, comme n'importe quelle fiction sérieuse, est en fait une manière de décrire ce qui se passe, ce que les gens pensent et sentent, comment les gens s'identifient à tout le reste dans ce vaste sac, ce ventre de l'univers, cet utérus des choses à venir et des choses qui furent, cette histoire sans fin. Dans celle-ci, comme dans toute fiction, il y a assez de place pour garder l'Homme là où il doit être, à sa place dans le plan des choses ; il y a assez de temps pour récolter beaucoup d'avoine sauvage et pour en semer aussi, et pour chanter pour la petite Oom, et écouter la plaisanterie de Ool, et pour regarder les tritons, et pour la suite, car cette histoire n'est pas terminée. Il y a encore des graines à récolter, et de la place dans le sac aux étoiles.

Ursula K. Le Guin

(traduction Jérémie Bonheure, partage-le.com)



FRANÇOISE D'EAUBONNE

(1920-2005)



« Le moment nous semble venu d'exposer que le féminisme n'est pas seulement — ce qui lui a déjà donné sa dignité fondamentale — la protestation de la catégorie humaine la plus anciennement écrasée et exploitée, puisque « la femme était esclave avant que l'esclave fût ». Mais que le féminisme, c'est l'humanité tout entière en crise, et c'est la mue de

l'espèce ; c'est véritablement le monde qui va changer de base. Et beaucoup plus encore : il ne reste plus le choix ; si le monde refuse cette mutation qui dépassera toute révolution comme la révolution a dépassé l'esprit de réforme, il est condamné à mort. Et à une mort à la plus brève échéance. Non seulement par la destruction de l'environnement, mais par la surpopulation dont le processus passe directement par la gestion de nos corps confiée au Système Mâle. » (Françoise d'Eaubonne, *Le féminisme ou la mort*)

Cofondatrice du Mouvement de libération des femmes en 1968, elle crée le mot "écoféministe" en 1974, reliant l'oppression patriarcale et la destruction de la vie sur Terre. En 1975 elle participe à un attentat à l'explosif contre la centrale de Fessenheim. « Je suis évidemment pour le terrorisme ! » dira-t-elle en 1977.

L'ÂGE DES COULEURS

Il y a eu l'âge de l'ocre
des rochers-bulles beige rosé
d'argile douce

Puis la pénombre chatoyante
d'un rouge et bleu de crépuscule
et le cuivre roux
des filets de pêcheurs d'enfance

Il y a eu ce bol de lavande bleu
porté chaque matin
aux lèvres de l'hiver

Il y a eu l'âge rouge
flamboyant flamme corail
colère

Il y a même eu le rose sushi des devantures

Il y a encore et toujours
ce bleu un peu vert
et ce vert un peu bleu
un autre bleu presque violet
une touche de blanc
pour la lumière

Ce besoin de couleurs
pour accueillir
les nouvelles du monde



MÉCONNAISSABLE

Aujourd'hui sur mon écran
j'ai regardé passer la mer
Mon enfance noyée
dans ses flancs de détritrus
Ressac de plastiques gras

J'ai vu aussi la mer
vomir des naufrages
et des hommes fermer
la porte aux survivants

Colette Daviles-Estinès



Minski

#JeSuisPangoline

Comme signalé dans mon précédent billet, j'ai vu défiler ces dernières semaines un certain nombre d'articles d'une part sur le fait que les femmes se trouvent en première « ligne du front » - non pas de la « guerre » décrétée par le couillocrate qui nous gouverne, mais de la préservation de la vie, que ce soit par le soin aux malades ou l'entretien des bien-portant·e·s – et d'autre part, des analyses de fond sur les causes structurelles de la débâcle actuelle, en imputant la responsabilité au capitalisme néolibéral. Très peu d'analyses faisant le lien entre ces deux phénomènes.

Ça n'est pas si étonnant que ça, vous me direz, parce que les seules susceptibles de faire le rapprochement entre les deux sont les écoféministes et que, de base on n'est pas bien nombreuses, mais que là, en plus, on est plongées dans l'incertitude et l'anxiété sur ce que l'avenir (à court, moyen et long-terme) nous réserve - comme tout le monde - et submergées de travail de soin quotidien et de gestion des crises, matérielles et émotionnelles - comme toutes les femmes. Sans parler de la réactivation traumatique que tout cela provoque chez beaucoup d'entre nous. Ça nous laisse pas des masses de temps et d'espace mental pour proposer des analyses de fond sur les causes structurelles du problème. Et y'en a que ça arrange bien. Étant moi-même accablée d'appels au secours de femmes et de filles ainsi que par mon propre stress post-traumatique réactivé par l'enfermement, je me contenterai de proposer quelques lignes sur le sujet.

Tout comme les héroïnes combattantes du Kurdistan, je considère que « la question des femmes n'est pas une préoccupation secondaire, mais elle est à la base de toutes les autres questions. Les femmes sont les premières classes opprimées, asservies, exploitées, colonisées et dominées. Toutes les autres formes d'exploitation commencent après l'exploitation

des femmes »[1]. Contrairement à l'idée subtilement véhiculée par le concept de « capitalisme patriarcal », en vogue dans certains milieux anticapitalistes, c'est le patriarcat qui a historiquement précédé les autres systèmes de domination - pas l'inverse. Cette antériorité n'est pas que chronologique, elle est aussi causale.[2] Pour les écoféministes, le patriarcat n'est pas simplement le système de domination des hommes sur les femmes, mais un système totalisant et totalitaire basé sur le paradigme du pouvoir-sur[3] - le pouvoir sur les femmes et tout ce qui y a été assimilé, les enfants, la terre, les animaux, les peuples colonisé-e-s, les hommes homosexuels... Le pouvoir-sur tout ce qui vit, le pouvoir-sur la Vie. Un pouvoir intrinsèquement mortifère – quel plus grand pouvoir-sur la vie que le pouvoir d'administrer la mort ? - et insatiable - il ne connaît de limites que techniques, pas éthiques. C'est la théorie de « l'illimitisme » patriarcal développée par Françoise d'Eaubonne[4] : tout ce qui peut être exploité le sera, inmanquablement et immodérément – jusqu'à ce que mort s'ensuive. La prédation effrénée et irrationnelle du vivant est constitutive du patriarcat. L'autodestruction en est son issue inéluctable.

Pour Françoise d'Eaubonne, le capitalisme a certes poussé ce système de destruction récréative à son paroxysme, mais « la dominance, l'appropriation l'agressivité compétitive, l'absolutisme et l'illimitisme sont antérieures aux structures capitalistes »[5]. Le capitalisme est un patriarcat. La colonisation est un patriarcat. Le spécisme écocidaire est un patriarcat. Il n'est pas question de verser dans un essentialisme angéliste niant que les femmes puissent être racistes, classistes, spécistes ou exercer n'importe quelle autre forme de violence, mais de comprendre que ces oppressions en tant que systèmes ont non seulement été historiquement instaurées par et pour des hommes - pas tous les

hommes, mais exclusivement par des hommes, puisque les femmes à l'époque n'étaient légalement rien d'autre que leurs propriétés –, mais qu'ils sont également sous-tendus par le même rapport au monde que celui que les hommes entretiennent aux femmes depuis des millénaires.

Et donc, quel rapport avec le coronavirus ? Et bien, la propagation du coronavirus chez l'espèce humaine ainsi que la gestion politique de la crise qui en découle sont des révélateurs de ce paradigme du pouvoir-sur et de ses conséquences mortifères. Le covid-19 en tant que tel existe depuis longtemps. Il s'agit d'un organisme vivant, comme il en existe des milliards sur cette planète. S'il a acquis un tel pouvoir de nuisance sur l'espèce humaine, c'est à cause de décisions de certains d'entre nous. Si l'hypothèse du pangolin est avérée, étant donné que l'une des principales « vertus » qui sont prêtées aux écailles de ce pauvre animal est d'être aphrodisiaques[6], le patient zéro du coronavirus est très certainement un homme qui a sacrifié l'un des derniers représentants de cette espèce pour... bander. Et je doute fort qu'un homme considérant qu'une hypothétique érection a plus de valeur que la vie bien réelle d'une créature sentiente[7] ait employé ladite érection à autre chose qu'à faire du mal à autrui. D'une manière générale, en patriarcat, les hommes emploient leurs érections, a fortiori celles qu'ils ont artificiellement provoquées de la sorte[8], plus souvent à détruire qu'à construire. Si l'on remonte vraiment à la source de cette pandémie mondiale, l'on y trouve donc des hommes qui traquent, séquestrent et massacrent des animaux en voie d'extinction pour pouvoir en ingérer des parties supposées leur procurer des érections, qu'ils utilisent ensuite comme arme de guerre pour violer des femmes et des enfant-e-s. Ce sont des hommes qui détruisent des vies pour pouvoir détruire des vies qui sont à l'origine de cette hécatombe planétaire...dont le plus lourd

tribut est payé par les femmes et les enfant·e·s.[9]

L'illimitisme phallocrate dans toute sa splendeur. Le comble de la nocivité et de l'irrationnalité, unies dans une macabre étreinte.

Et, dans une flamboyante inversion patriarcale, nos dirigeants nous font croire que c'est ce virus qui nous a déclaré la guerre. Ils nous enfument l'esprit de métaphores agonistiques qui invisibilisent et dénigrent le travail quotidien fourni par les femmes, ce travail qui nous maintient actuellement tou·te·s en vie, que nous soyons malades (travail de cure) ou non (travail de care). Le seul courage qu'ils valorisent est celui qui consiste à éliminer un supposé ennemi, pas celui qui écoute, protège et fortifie la vie. Et, pendant qu'ils interdisent aux mamans solos de sortir avec leurs enfant·e·s, ces mêmes dirigeants déroulent le tapis rouge aux chasseurs, les autorisant à sortir vaquer à leur méprisable occupation[10]. Parce qu'à leurs yeux, laisser les hommes continuer à trucidier des animaux sauvages est plus important que de permettre aux femmes et aux enfant·e·s de respirer un peu d'air frais. « Tout ce qui n'a pas pu être domestiqué sera exterminé », voilà leur devise cachée.

Le roi est nu. Et il pue sacrément du cul.

Mais la dimension planétaire de cette crise nous offre l'opportunité sans précédent d'une prise de conscience tout aussi globale de l'interconnexion et de l'interdépendance de tout ce qui vit. Il y a urgence à regarder en face la mort que charrie inéluctablement dans son sillage le patriarcat, urgence à sortir de ce système basé sur l'accumulation sans fin de pouvoir-sur, urgence à tisser des sociétés basées sur le pouvoir-de et le

pouvoir-avec. Nous devons impérativement cesser de voir et de traiter ce qui nous entoure comme des ressources à exploiter mais comme des sources de vie à écouter et protéger.



Aucun « guerrier », aucun « chasseur », aucun trafiquant de peur, ne nous sortira de cette crise. Parce que cette crise n'est pas une guerre, mais un symptôme de la guerre, de cette guerre qu'ils mènent inlassablement contre les femmes et la vie. De cette guerre qui n'est apparue en même temps que le patriarcat que parce qu'elle lui est consubstantielle. On ne résout un problème avec les modes de pensée et les outils qui l'ont engendré. Abolir le capitalisme sans abolir le patriarcat ne résoudra rien, car le capitalisme n'est pas le fond du problème – il n'en est qu'une excroissance. « Il est temps de démontrer que l'échec du socialisme à fonder un nouvel humanisme (donc à éviter cette destruction de l'environnement et cette inflation démographique) passe directement par le refus de mettre en cause le sexisme que

maintient aussi bien, sous des formes différentes, le camp socialiste que le bloc capitaliste »[11], nous dit encore Françoise d'Eaubonne. Nous n'avons plus le luxe de révolutions qui tournent en rond. Sachant que l'espèce humaine ne représente que 0,01% de la biomasse terrestre[12], cela signifie que 0,01% de cette biomasse s'acharne à anéantir les 99,995% restants pour son bon plaisir. Comment pouvons-nous rester les bras croisés devant un fait aussi aberrant et monstrueux ? Nous ne le pouvons plus. Ni moralement, ni matériellement. Aujourd'hui plus que jamais, c'est « le féminisme ou la mort »[13]. Nous devons engager toute notre volonté et notre énergie en faveur d'un changement non plus « DU système mais DE système », comme d'Eaubonne l'appelait de ses vœux[14].

Et pour ce faire, nous avons beaucoup à apprendre de nos Soeurs féministes du Kurdistan, qui ont une sacrée longueur d'avance question dépatricialisation de la société. Voilà le cœur de leur plan d'action :

« Il est absolument essentiel que nous nous organisions à un niveau universel pour créer un système mondial libre et égal des femmes contre le système mondial sexiste, patriarcal et capitaliste. Une tactique cruciale du système hégémonique est la division. Notre pouvoir, cependant, provient de l'unité. Sans rejeter les différences entre nous, tout en protégeant nos propres particularités et nos couleurs, il n'y a rien qu'une lutte globale pour la liberté des femmes (...) ne puisse accomplir. Pour ce faire, nous devons développer des alliances démocratiques entre les femmes. (...) Rassemblons notre conscience, notre puissance d'analyse, nos expériences de lutte et nos perspectives pour créer des alliances démocratiques. Ne luttons pas séparément – luttons ensemble. Et bien sûr, transformons le XXI^e siècle en l'ère de la

libération des femmes ! Parce que c'est exactement le bon moment!
C'est le temps de la révolution des femmes ! »[15]

Laura Outan

Notes

[1]<https://espoirchiapas.blogspot.fr/2018/03/depuis-les-montagnes-du-kurdistan.html>

[2]Voir par exemple : LERNER, Gerda. *The Creation of Patriarchy. Women and History (Vol.1)*. New York and Oxford, Oxford University Press, 1986 ; PATOUMATHIS, Marylène. *Préhistoire de la violence et de la guerre*. Paris, Odile Jacob, 2013 ; COHEN, Claudine. *Femmes de la préhistoire*. Paris, Tallandier. 2019.

[3] La distinction entre « pouvoir sur », « pouvoir de » et « pouvoir avec » a notamment été théorisée par : STARHAWK. *Rêver l'obscur – Femmes, magie et politique*. Paris, Cambourakis, 2015 ; KRUYNSKI, Anna. « De l'Opération SALAMI à Némésis : le cheminement d'un groupe de femmes du mouvement altermondialiste québécois ». *Recherches féministes*, 17, 2, 2004, pp. 227-262 ; BACQUE, Marie-Hélène et BIEWENER, Carole. *L'Empowerment, une pratique émancipatrice ? La Découverte*, Paris, 2013, pp. 144-145. Le patriarcat comme creuset des autres dominations a été théorisé par de nombreuses écoféministes, mais également par les féministes communautaires et autonomes d'Amérique latine. Voir par exemple : « « Corps-territoire et territoire-Terre » : le féminisme communautaire au Guatemala. Entretien avec Lorena Cabnal », *Cahiers du Genre*, vol. 59, no. 2, 2015, pp. 73-89 : <https://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2015-2-page-73.htm> ; GALINDO, Maria. *No se puede descolonizar sin despatriarcalizar. Teoría y propuesta de la despatriarcalización*. La Paz, Mujeres Creando, 2013 ; CUMES, Aura. « La cosmovision maya et le patriarcat : une interprétation critique ». *Recherches féministes*, vol. 30, n°1, 2017, pp. 47-59 : <https://www.erudit.org/en/journals/rf/2017-v30-n1-rf03181/1040974ar/>
PAREDES, Julieta. « El feminismo comunitario : la creación de un pensamiento

propio », Corpus [En línea], Vol. 7, No 1, 2017, Publicado el 30 junio 2017, consultado el 11 julio 2019. URL : <http://journals.openedition.org/corpusarchivos/1835> et une interview d'elle en français : <http://cronicasdelestallido.net/bolivia-sans-les-femmes-ils-nauraient-pas-resiste-trois-jours-entretien-avec-julieta-paredes/>

Je recommande aussi les brillants écrits de la militante écoféministe bolivienne Elizabeth Peredo Beltran, ici traduite en français : <https://www.terrestres.org/2019/09/10/la-vie-en-flammes/> et là en espagnol <https://systemicalternatives.org/2017/03/23/ecofeminismo/>

[4] Pour D'Eaubonne, cet illimitisme a en réalité deux facettes : 1) la prolifération exponentielle de l'humanité à travers l'appropriation du corps des femmes et de leur progéniture par les hommes, avec tout ce que cela implique de viols et d'entraves à la contraception et l'avortement 2) la prédation tout aussi exponentielle de l'environnement.

[5] BAHAFFOU, Myriam. « Françoise d'Eaubonne, la maternité retrouvée ». https://www.academia.edu/38552826/Fran%C3%A7oise_dEaubonne_la_maternit%C3%A9_retrouv%C3%A9e

[6] <https://charliehebdo.fr/2018/08/politique/epuiser-la-planete-pour-continuer-a-bander/>

[7] « La douleur des animaux, sa reconnaissance, son évaluation, sa prise en charge et sa prévention ont été ainsi à l'origine du concept de « sentience ». » <https://theconversation.com/les-animaux-ces-etres-doues-de-sentience-82777>

[8] Globalement, ce ne sont pas les femmes qui reprochent aux hommes de ne pas ou plus bander. Parmi les centaines de témoignages de femmes que j'ai entendus et lus, aucune ne m'a jusque-là fait part de quoi que ce soit qui pourrait ressembler de près ou de loin à du désarroi, ou même de la contrariété face à un homme qui ne bandait pas ou plus. En revanche, je ne compte plus les témoignages de femmes qui s'en trouvaient soulagées, soit parce que le mec leur foutait enfin la paix (comprendre : arrêtais de les violer), soit parce que

l'absence de phallus avait permis une diversification des pratiques sexuelles qui leur apportait en moyenne plus de plaisir que la pénétration pénienne. Un homme qui ne bande pas n'est « impuissant » qu'à ses propres yeux et à ceux de ses pairs. Les femmes s'en foutent, voire s'en réjouissent – ou alors ont de la peine par empathie pour lui et son ego froissé de mâle. Je n'ai pas l'énergie d'aller retrouver les articles là, mais il existe de nombreux témoignages de prostivoleurs qui prennent du « viagra » avant d'aller au bordel pour s'assurer « d'en avoir pour leur argent », de femmes d'une cinquantaine d'années qui pensaient en avoir fini avec le « devoir conjugal » mais qui reprennent pour 10 ans de baigne parce que monsieur a trouvé un subterfuge aphrodisiaque, ou encore d'affaires fortement médiatisées où l'on fait semblant de s'étonner que tel pédocriminel se gavait de viagra avant d'agresser des enfant-e-s.

[9] Je remercie Typhaine D et Sandrine Sand pour nos riches échanges sur le sujet, qui m'ont aidée à me sentir moins seule dans mon analyse et à me sentir suffisamment légitime et forte pour la mettre par écrit. Typhaine D est autrice comédienne metteuse en scène formatrice coach conférencière féministe et Sandrine Sand est musicienne et dessinatrice et militante féministe anti-spéciste. Vous pouvez aller découvrir leurs géniales créations à ces liens : www.typhaine-d.com , youtube.com/c/TyphaineDsoeurciere Un grand merci également à l'artiste et militante écoféministe Zazie pour m'avoir permis d'utiliser ses superbes dessins pour illustrer ce texte. Vous pouvez également trouver ses magnifiques œuvres sur son instagram : @lavraiezazie

[10] Malgré le confinement, des chasseurs autorisés à reprendre le fusil, in Huffingtonpost, 31 mars 2020

[11] Françoise d'Eaubonne, *Le Féminisme ou la mort*. Horay, 1974, pp.10-11.

[12] *Les humains ne représentent que 0,01% de la vie sur Terre (mais nuisent aux 99,99 % des restants)*, in Slate, 22 mai 2018

[13] *op. cit.*

[14] Françoise d'Eaubonne, *Féminisme et écologie : révolution ou mutation ?* Libre et solidaire, 2018 [1978], p.164

[15] <https://espoirchiapas.blogspot.com/2018/03/depuis-les-montagnes-du-kurdistan.html>



LEÇON DE SAUVAGERIE

Que soit
Ce cri glacé
Lancé sous les astres
Mon droit à la violence vitale
Avec mon gauche chanfre des Banshees

Car j'ai laissé la Vouivre voir en moi
Ces cornes et canines lunaires
Écailles et serres de mères
De femelles forgeant les aires
Sûres sorcières sauvant la terre

Les torrents m'ont fortifiée
Les rocs appris à décompter
Ces fers érigés en foi fatale
Ce dôme immonde du pal
Aval de la fin du monde programmée

Les loups m'ont montré le sentier
D'une résistance gage d'existence
Les herbes m'ont révélé les secrets
De la victoire et de la résilience

Promesses de graines et matrices explosives
Les clés vont changer de formes
L'abondance soulève nos torsos
Notre sourire carnassier s'étale
Sur vos failles machinales
Car sonne la leçon de sauvagerie

SâVge

JULIA HILL BUTTERFLY



« Envoûtée par l'esprit de la forêt, je tombai à genoux et fondis en larmes. J'enfouis mes doigts dans l'humus qui exhalait une odeur si douce, si riche, si pleine de vie, puis j'y plongeai le nez. Entourée de ces gigantesques colosses, je sentais que la pellicule qui recouvrait mes sens et qui résultait du déséquilibre de nos rythmes de vie effrénés, aliénés par la technologie, était en train de fondre. Je sentais tout mon être revenir à la vie dans

cette cathédrale grandiose. Je m'assis et pleurai longtemps. Puis mes larmes se changèrent en joie, la joie se mua en béatitude et je ris devant tant de beauté. »

(Julia H. Butterfly, *De sève et de sang*)

Militante écologiste américaine, Julia Hill Butterfly a vécu pendant 738 jours en haut d'un séquoia géant nommé Luna pour empêcher qu'il soit abattu. Elle retrace son aventure dans le livre *De sève et de sang* traduit récemment aux éditions Libre.

CIVILISATION ET BIOGYNOPHOBIE

« Les Cultistes disaient que, tous les deux mille cinquante ans, Lagash entraît dans une immense caverne, de sorte que tous les soleils disparaissaient, et que le monde était englouti par des ténèbres totales. Et alors, d'après eux, des choses nommées Étoiles apparaissaient, ravissant aux hommes leur âme, et les transformant en brutes dépourvues de raison, de sorte qu'ils détruisaient eux-mêmes la civilisation qu'ils avaient édifîée. »
(Asimov, *Quand les ténèbres viendront*)

La civilisation [1], du mot *civitas* (ville), privilégie l'expansion de la ville au détriment de la nature, elle est un des points fondamentaux de la destruction écologique. Cette suprématie se maintient et s'étend grâce à plusieurs mythes dont l'un des plus importants est celui de l'idée de progrès. Mais qu'est-ce que le progrès ? Selon le CNRTL le progrès est « un processus évolutif orienté vers un terme idéal [2] ». Il s'agit donc d'une sorte de programme en cours de fonctionnement visant à atteindre un but. De quel but s'agit-il ? Une citation de Proudhon, à ce sujet, est éloquentte : « Il y a progrès continuuel du genre humain vers la vérité, et triomphe incessant de la lumière sur les ténèbres[3] ». Nous retrouvons ici le mythe de la caverne de Platon : l'homme doit quitter l'obscurité de la caverne, l'immanence du monde, pour naître à la Lumière et atteindre la vérité, la transcendance. Cette vérité n'existe que dans le monde des idées, elle est verbe, et non matière terrestre, elle n'est faite ni de chair, ni d'os, ni de sang. C'est ainsi, pour filer la métaphore, que l'homme — le mâle [4] — cet « ogre électrique [5] », doit évêtir la Nature de ses voiles pour triompher des ténèbres qu'elle impose à la condition humaine. Les Lumières du progrès se matérialisent alors en réseaux électriques, réseaux de communications, réseaux de surveillance, constellations de satellites [6]. Ce glorieux Soleil fait disparaître la

nuit, la lumière de la lune et des étoiles, les insectes et les oiseaux qui en dépendaient. Qu'importe que cette pollution lumineuse soit néfaste pour la faune et la flore, il s'agit ici d'une question de sécurité, il s'agit de Progrès. Cela étant, la lumière, artificielle ou naturel, ne protège pas des agressions [7].

Rappelons que pour le mâle, comme pour la civilisation du Progrès, l'obscurité est danger, menace pour la Raison. Parce qu'elle est matière mais aussi et surtout chair et sexe, la caverne, cet utérus de roche, doit être oubliée au plus vite pour détruire en nous nos origines animales et terrestres. On comprend ainsi pourquoi l'ecoféminisme, qui souligne l'unité de la destruction écologique et de la domination masculine, appelle à rêver l'obscur [8]. C'est parce que la peur du noir n'est pas assumée que les Lumières sont devenues, d'une manière extrême, fanatique, synonymes de raison et de liberté. La statue la plus célèbre en porte d'ailleurs le flambeau.

« Combien de fois, sacredieu, n'ai-je pas désiré qu'on pût attaquer le soleil, en priver l'univers, ou s'en servir pour embraser le monde [9] », pourrait hurler la statue à la face du monde qui n'est jamais assez éclairé au sens propre comme au sens figuré.

Pour les progressistes, l'homme est un loup pour l'homme, sa nature profonde est bestiale, destructrice, et seul le « progrès de la raison » permet de contrôler la fougue guerrière et sexuelle de l'homme sauvage.

« De la Préhistoire à aujourd'hui, les cavaliers de l'apocalypse écologique se sont illustrés dans la chasse effrénée, la destruction des habitats, l'introduction d'animaux tels que rats ou chèvres, et les maladies transportées par ces derniers animaux [10]. »

Pour les progressistes, l'homme est le créateur d'une nouvelle couche qui dépasse la sphère vivante, la noosphère, « sphère de l'esprit ».

« Comment était la Terre dans son état naturel, avant l'homme ? C'est le mystère que nous avons reçu pour mission de résoudre, ce qui devrait nous permettre de remonter au lieu de naissance de notre esprit [11]. »

Que l'homme soit destructeur ou créateur, ce qui obsède la plupart d'entre nous c'est que l'esprit domine la chair, et qu'il faut alors l'arracher aux ténèbres de la viande, des os, des nerfs, du sang. Retrouver l'origine de la vie pour l'enfermer dans un laboratoire, la réduire à un nombre d'or et la reproduire ad nauseam.

Quelle est donc cette « liberté » qui craint et hait la nuit, l'obscur, l'animalité, notre passé proche de la nature ? Quelle est donc cette « liberté » qui ne laisse jamais l'obscurité en paix, Qui rêve de tout voir, de tout connaître, de tout s'approprier et de tout maîtriser ?

Cette conception de la liberté, qui ne conçoit l'émancipation qu'en opposition à la nature, est intimement liée à celle du finalisme évolutionniste qui n'envisage l'évolution, dans son extraordinaire diversité, que comme un processus ayant pour but principal de créer l'humain mâle. L'homme n'hésite pas à se placer au sommet de la pyramide évolutionniste et, respect progrévolutionniste oblige, à poursuivre son ascension. Le progrès, en effet, ne doit jamais s'arrêter, c'est ainsi que si l'homme est doté de la capacité de créer des artefacts, c'est pour s'émanciper de ce qui l'opprime : les lois de la nature, les lois

biologiques, celles qui imposent le cycle de la vie et de la mort, celles qui, du fait de la diversité biologique, sont responsables des maladies et du vieillissement. La progression est donc celle de la domination de l'homme sur la diversité biologique. Pour dominer, il lui faut développer une technologie toujours plus complexe qui lui permette de contrôler les lois de la nature : domestication, eugénisme, manipulation génétique. Mais pour y parvenir, il lui faut maîtriser tous les utérus, celui des vaches et celui des femelles humaines, celui des femmes.

Une peur irrationnelle de la biologie et de l'utérus est au cœur du projet civilisationnel, étatique, capitaliste, bureaucratique.

Reconnaître l'importance de la biologie, sans pour autant en faire un déterminisme, est donc une première étape pour comprendre les dualismes de la civilisation : nature/culture, sexe/genre.

Comme le souligne Émilie Hache : « les femmes sont les premières touchées par la crise écologique, et d'expliquer que ce sont aussi elles qui sont les premières sur le front des luttes écologiques : faire de ces connexions entre les femmes et la nature une "position privilégiée" est une façon d'inviter ces dernières à transformer ces liens subis en outils de lutte et d'émancipation. Les activistes écoféministes ne disent pas autre chose. »

À propos de l'essentialisme dont on accuse souvent les écoféministes ou toute femme qui reconnaît la spécificité biologique de son corps : « Son pragmatisme comme aussi sa visée plus politique que théorique refuse en revanche de faire le tri entre les écoféministes qui pourraient tenir à cet essentialisme, celles qui l'ont expérimenté comme une première forme

d'émancipation, et celles qui le rejettent. Derrière ce refus de se désolidariser de positions essentialistes, il y a notamment la volonté de “ne pas abandonner le corps” et l’aspiration, tout au contraire, à se réappropriier (reclaim) ce dernier sur lequel s’est fait - et se fait toujours - l’essentiel de l’exploitation et de la domination patriarcale. Cela passe par la célébration de notre sexe, de notre utérus comme de nos seins constamment dégradés, déréalisés ou encore transformés en objets de honte, mais aussi par l’apprentissage d’une langue pour les dire [12]. »

Avec l’industrialisation du monde, les destructions s'accélèrent, mais le projet initial, dominer l'utérus pour mettre fin aux cycles de la vie et de la mort, devenir pur esprit, énergie ou flux, ne change pas. Les corps sont une des principales matières premières : corps esclaves, corps ouvriers, corps de femmes et d'enfants, brutalisés, possédés, réifiés. Et puisque le projet cybernétique conçoit l'humain comme un flux de communication, pourquoi donc s'inquiéter de ces corps avachis devant les ordinateurs, de ces corps cloîtrés qui reproduisent toujours les mêmes gestes ? Il faut faire fi de la chair, du sang et des os. La raison est réduite à une rationalité, à un calcul marchand, logique comptable et bureaucratique pour laquelle toutes les vies humaines n'ont pas le même prix. Les processus biologiques propres à l'existence corporelle sont au cœur d'une nouvelle phase du projet civilisationnel. Il y a, d'une part, une idéologie économique : la marchandisation du vivant, l'enrichissement sans fin ; mais il y a également une idéologie transhumaniste, la bioéconomie : le corps décomposé en une série d'éléments (gènes, cellules, organes, tissus) qui, certes, alimentent le marché mais permettent également les plus abjectes manipulations en vue de s'extraire d'une condition qui ne convient pas à ceux qui veulent que leur désir de divinité, de toute-puissance, devienne réalité.

Le corps humain est monnaie d'échange, matière première, force productive, outil d'expérimentation et objet de consommation. Puisque aujourd'hui le corps est devenu simple support de l'identité subjective, il peut être malléable, manipulable, pur objet. Et c'est en manipulant les soubassements anthropologiques les plus profonds - le désir d'échapper à la mort, à la maladie, au vieillissement - que cette idéologie mortifère progresse. Les promesses et espoirs portés par les innovations biomédicales ne sont qu'un usage démiurgique et sadique du vivant.

Ana Minski

Notes

[1] Ana Minski, *Toute civilisation est destructrice*

<https://mitaghoulhier.blogspot.com/2019/01/toute-civilisation-est-destructrice.html>

[2] CNRTL

[3] Proudhon, *Propriété*.

[4] Par « mâle » j'entends non l'être humain mâle mais les qualités et la valeur que la société accorde à l'être humain né avec un pénis, qualités et valeur qui permettent au système actuel de se perpétuer et de détruire : pédophilie, culture du viol, guerre, marchandisation, aliénation, réification, etc. Un être humain né femelle peut parfaitement être « mâle » si elle adopte les qualités et valeur de la société patriarcale capitaliste.

[5] La fée électricité n'a jamais existé.

[6] *La 5G ou l'intrusion des cartels industriels dans la vie privée*.

[7] Sophie Mosser, *Éclairage et sécurité en ville : l'état des savoirs*.

[8] Starhawk, *Rêver l'obscur*

[9] Sade, *Les 120 journées de Sodome*

[10] E.O. Wilson, *La diversité de la vie*

[11] *ibid.*

[12] Préface à Starhawk, *Rêver l'obscur.*



VARIATIONS DE LA VILLE

« Je parle de la ville construite par les morts,
habitée par ses fantômes têtus, gouvernée par sa
mémoire despotique »

Octavio Paz, *Arbre au-dedans*

Garçon
cette ville mon ulcère
la racine la plus amère entre mes dents
poignard entre mes jambes
vierge vénérée sur les autels de la politique
on la digère lentement le matin dans le trafic avec le smog,
la bachata et le cri des informations
on la vomit à chaque saoulerie vers la loterie, le parc San José ou
la Zona Real
festivités à flots de Pilsener, femmes à paillettes et pyrotechnie
dans le cœur
on la sirote dans l'ancienne Bella Nápoles
c'est
un corps cancéreux dont les vertèbres sont en train de se fracturer
la colle pour les affamés
la prison pour ceux qui recherchent la détonation des mots les plus
insatisfaits

(Je suis seule
et je suis un cèdre dans cet enfer)

Un crocodile pourrait me trancher la gorge au détour de la rue la
plus inattendue
à la gare routière et ses bus inutilisables
à la sortie d'un centre commercial
ainsi

mon nom s'arrêterait dans un cimetière clandestin
aux côtés de milliers de personnes disparues
ceux qui ont chanté l'hymne avec fierté dans des écoles en forme
de trou à rat
entonné des prières dans les églises fermées maintenant par les
tremblements de terre de la luxure

La ville est sans pitié pour les gravats
sans pitié pour le nouveau-né abandonné dans la brume
sans pitié pour la jeune fille renversée devant les harpies des
caméras de télévision
sans pitié pour les mendiants et prostituées qui lui remplissent le
ventre comme des fœtus malades
sans pitié pour les jardiniers prenant soin de l'esprit
et tous les tox empilés dans la rue comme des promontoires
d'ordure

N'importe qui peut se faire trancher les poignets dans cette ville
s'il s'offre un peu aux tournesols à la contemplation des chaînes de
montagnes caressées par le soleil couchant
ses mains seront ensuite vendues aux boucheries
ou servies aux banquets des pauvres
(ou encore à l'orphelinat)

Dans
cette
ville
on tire une balle au coeur le plus en manque de brise et
d'harmonie
au plus en manque de danses et de fruits
au plus en manque de caresses, de violons et de dauphins

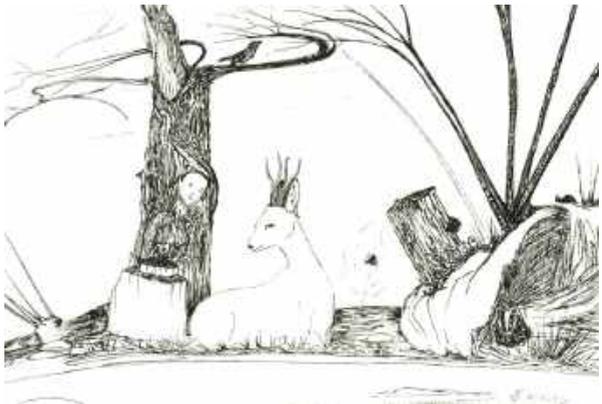
C'est normal de trouver des têtes pendues aux lampadaires
aux arbres
ou qui roulent dans les parcs comme des ballons de foot
(un sport très amusant)
dans ces parcs les balançoires n'ont plus le rire ni la vivacité des
arbres jaunes
aucun charme ne caresse sa pelouse qui autrefois servait aux
amoureux

Tu sais, mon garçon
les habitants de cette ville
sous le toit des excréments
dévorent les femmes avec de la fièvre et de l'alcool et recrachent leur
sang dans les égouts
il n'y a pas d'aube capable de nous
donner de l'espoir

Garçon
la petite ville
est le cadavre que nous portons en silence tous les jours.

Miroslava Rosales

(traduction L. Bouisset, <https://fuegodelfuego.blogspot.com>)



VOUS AVEZ DIT SATIRE ?

La somme des êtres forment-ils l'Être ?
Combien de bactéries pour faire un homme ?

Nous ne savons pas ce que nous sommes mais sommes sommés d'atteindre les sommets. Nous allons vers les forteresses. L'Homme les aime. Nous allons vers les temps noirs. L'étang noir de la connaissance coupée du cœur.

Machine(s). Se dévorer de l'intérieur. Formater. Remplacer par du propre. Sous contrôle. Obsession du contrôle. Le monde serait-il anal ?

Société cauchemar de tous les dits inadaptés. Mais à quoi doit-on s'adapter ? A l'injustice, au mensonge ? Devenir cynique, cyber cynique, si perdu loin de l'homme rêvé ?

Où est l'humain ? OÙ EST L'HUMAIN ?

Génération(s) enveloppées d'ouate, sirotant des écrans de pure violence. Mécanique, vous me direz. La voir, la nommer, la saisir la peur. La peur des vermisses confites dans le sucre. Sombre et menaçante, la langue perfide s'enroule aux épaules.

L'Homme ment, tue, viole, torture, trahit sans cesse son semblable. Écrase toutes créatures, cherche à tout prix à camoufler les miroirs. LE miroir. Sur le vaste terrain maffieux du monde, une femme est dépecée. Terre mère exsangue. Des hommes y sèment de leurs mains, d'autres, bien plus nombreux, la saignent à coup de poings.

Je veux savoir l'ampleur de l'infection humaine, cette schizophrénie originelle. Ce combat sans combattants visibles. Gênes, hormones, pulsions, pensées folles et folie du pouvoir. Fibre noueuse au ventre, pacte signé il y a belle lurette. Ombre, lumière, mais encore ? La conscience serait-elle une machine ensauvagée ?

Combien de femmes sont-elles aussi capables de jeter un bébé aux chiens ?

Le réel tient à un voile, un voile à peine de peau. Un écran de fumée. Des écrans illégaux. Arrive un moment où le vide congestionné prend la place de l'oxygène. Corsaires du néant virtuel, nous sommes alors froids pour l'éternité.

La poésie n'est pas un art pur, indépendant. Elle n'est que révélatrice. La poésie n'a pas besoin d'être, c'est tout le reste qui n'est pas, sans elle.

La laideur nous fait subir un interrogatoire. Hantise de nos forêts ténébreuses, de nos landes glauques. Nous devons réintégrer nos monstres, qu'ils cessent d'errer seuls, désespérément cruels. Laisser s'exprimer le réprimé, le refoulé, l'exilé. Nos migrations intimes, nos frontières, nos gardes chiourme, gardes chiottes. Toute cette merde en nous, ordures ou fumier ?

Arbres humains, apprenons à transmuter la peur, la haine. Confions à Mars des missions autrement plus nobles que la guerre. Accueillir avec joie le jeune bélier, sa fougue printanière. Je sens déjà sa tête douce. Revisitons les rêves, apprenons à respirer.

Pour aimer sans s'épuiser, il faudrait faire plus simple. Tant de choses encombrant l'espace, rendent tout contact difficile, voire impossible. Il faudrait, il faudrait... Avoir le courage de stopper la machine et se mettre peut-être en ce qu'ils appellent prière. Nous sommes si lents à évoluer et les malfrats secrètent toujours plus de technique. La bonté, l'altérité, c'est bon pour les démunis. Les nantis, leurs comptes bancaires et offshores suffisent. Mais l'éthique ne concerne aussi peut-être que ceux qui n'ont rien d'autre.

Que reste t-il de l'espèce humaine ? Un troupeau hagard en déroute et quelques poignées de mâles alpha dégénérés, de femelles dominantes écervelées, bouffis de puissance factice ? La beauté des décors compense mal parfois l'absence d'amitié, le sens de la parole. Les personnes de cœur sont toujours trop loin ou trop tôt parties. La médiocre hypocrisie, cette paresse du sens me désole, me désosse. Soupe rance d'indifférence, assaisonnée d'ennui carabiné.

Où sont les exaltés, les enthousiastes, les vivants à cœur ouvert ? Où sont les vrais sages, les lumineux ? Solitude d'une société morte sous son vernis de vie artificielle. Solitude intense du cœur qui bat librement d'un tempo non corrompu.

Eau, vent, ciel, terre, où sont les loups, les douces bêtes ?

La peur, le doute depuis trop longtemps sont maîtres, mais vient le jour où l'élève sait compter le temps qui passe, le temps qu'il reste. Vers l'essentiel, la voie n'est pas toujours la plus directe. On ne voit pas le temps passer, c'est lui qui nous regarde passer.

Je lance un grain de sable dans les rouages lisses des consciences. J'invoque un prodige pour que ceux qui possèdent trop pensent à ceux qui n'ont rien, pour que les nouveaux pensent aux anciens, pour que les anciens pensent aux prochains.

Miracle ? Mirage ? Reflet d'un dieu quelconque quelque part qui n'advientra jamais. Nous sommes seuls responsables.

Que devient le monde livré à de vieux enfants qui ne rêvent que de téter aux mamelles de la jeunesse éternelle ? Larves confites dans du sucre à la violette synthétique. Leurs inquiétudes remplissent les supermarchés. Toutes ces courses et consommations illimitées n'ont aucun sens. Gesticulations ridicules, drôles si on veut, mais si peu. Pardonnez-moi si je préfère la compagnie d'un arbre, d'un enfant, d'une fleur, d'une bête, à celle des rayons fringues, lessives ou yaourts. Je n'ai jamais rien compris à cet amour là. Juste un trou de plus à la surface d'une lune égarée dans un système en carton-pâte, à combler de guimauve, de mensonges, d'artifices, d'articles en tout genre. Se faire sucer jusqu'à la moelle et sans aucun plaisir, à peine un mal de tête, de tuyaux enchevêtrés. Jeu des illusions, kaléidoscope enivrant. Une rengaine si usée, pourtant.

Nous n'avons pas tous les mêmes visions. Ne vivons pas le même songe. Ce système n'est qu'une périphérie, une rocade où l'on meurt d'ennui.

Aujourd'hui ce qui est vivant est considéré improductif. Produire des produits, voilà le dogme ultra-civilisé. Consommer des produits, la nouvelle religion. Hyper-temples et crédo publicitaire. Artifice, argent, technologie et morts-vivants.

Précarité, disent-ils. Précaires sont les improductifs, pourtant le temps leur donnera raison. En attendant, ils tremblent et même parfois ils éclatent et on en retrouve des morceaux éparpillés de ci, de là, dans le galop des siècles, les poussières de l'Histoire maintes et maintes fois déjà falsifiée, mêlées de quelques excuses de pacotilles.

Une clé circule de main en main, des mains qui ne savent qu'en faire, des mains voraces et froides. Reste t-il encore, après tout ce temps, des morceaux à dépecer ? Combien de philosophies à tenter encore pour coudre un sens au revers du monde ? Un monde carnassier qui exige de la chair, de la consistance à mastiquer. Un monde secoué de convulsions, un déjà vieux monde à l'agonie, noyé dans sa propre merde... Un ratage spirituel monumental, une verrue sur la joue du temps.

Ordre, chaos et la candeur des ailes. Manquent les flûtes qui réveillent les os. Langue des sables. Ailleurs colorés. Humains qui détiennent encore la connaissance de l'aube. Le chant du vent, les pistes subtiles où chaque geste est empreint de sens et de beauté.

Cathy Garcia Canalès
In *Qué wonderful monde !* Nouveaux délits éd. 2012

DAMNATION

Le scintillement des lumières est une danse de dilatations extatiques qui s'arrache de l'horizon sombre et aveuglant où se mêlent et se fondent, à chaque bouffée de cigarette, la lassitude et l'amertume. Dans le café noir miroite l'ampoule du plafond et dans le cendrier débordent des cendres noyées, de nouveau la blancheur de la nuit s'acharne. Le corps, frêle d'attentes, affronte la tombée des pluies. Sur les vitres chaque goutte est un lac profond s'aplatissant en fleuve, et son mouvement conduit vers l'obscur chute du désir, désir inassouvi, suspendu à un fil de soie. Vive douleur, fidèle compagne, confidente insaisissable. Le grincement de la porte n'interrompt ni l'expiration lente de la fumée de cigarette, ni la paume chaude et humide qui se pose sur l'épaule, ni le baiser habituel sur la joue froide. Seule la triste mélodie de la confidente arrache une difficile déglutition au corps paré d'une longue robe noire :

« Chante pour moi
Violon aux accents troublants
Berçant l'émoi
De tous mes chers tourments
Chante toujours
Endormant au fond de mon cœur
De mes amours
La douleur » (Damia)

Un verre de sky se pose près de la tasse de café froid, un manteau côtelé s'affale insolent sur la chaise et un feutre s'envole vers le fauteuil. « Fine and Mellow », murmure la silhouette aux courbes féminines. La table, les chaises, le fauteuil, la fenêtre, la tasse... tous ont été de bonne compagnie ce soir, silencieux et immobiles, attendant patiemment l'entrée du mâle. Isa ou Nora, la

poupée percée d'aiguilles ou l'amoureuse transie ayant tout abandonné pour son amant ? Qu'importe celle qu'il a choisie pour ahaner entre ses cuisses. Elle n'est plus jalouse. Le reflet sur la vitre est celui d'une femme résolue que la vieillesse et la laideur n'effraient plus. Ce qu'elle aimait par-dessus tout, son souffle coulant comme un fleuve dans le corps du saxophone, cette fascinante capacité à déverser la jouissance par torrents cuivrés. Mais cela fait bien longtemps qu'il a perdu le souffle et que ses poings ont pris le relais, jusqu'au jour où ils se turent eux aussi. Dans son poing serré elle tient le ruban de soie bleue offert, rêve d'une passion dévorante et éternelle, relique contre le mauvais sort devenu chaîne à briser.

« En fermant les yeux
Je voudrais retrouver
Les moments joyeux
De mon tendre passé
Effacé » (Damia)

Le ruban tombe au sol. Sombre dimanche que ce jour où l'amour se déclare mort. Le fourreau noir du veuvage affronte l'indifférence du buveur dont le regard se noie dans le brouillard de la nuit fuyante. La pensée, chatte prête à bondir, ne doit pas divaguer, ne doit pas errer dans les contrées du passé mais s'accrocher au présent malgré la houle qui chamboule espace et temps. L'illusion se débat pour donner une nouvelle force à l'espoir mais la mâchoire ferme et la pupille contractée achèvent la séparation. La longue robe noire se couvre d'un manteau de laine gris. Seuls les meubles frissonnent quand la porte se referme derrière elle.

Les talons claquent le bitume qui semble rire à chaque éclaboussure.

« J'n'attends plus rien
Errant dans la vie comme un chien
Sans un ami qui me console
D'un geste ou d'une parole » (Fréhel)

Le rire se répand et les jambes accélèrent le pas, enjambées de plus en plus rapides et grandes. Errance et gémissement... C'est ancré en elle, comme au fer, une damnation. N'y a-t-il pas d'autre façon de se sentir femme ? Les réverbères rient, les voitures se gaussent, les quelques passants sont aussi fantomatiques qu'elle. Chacun traîne sa résignation, sa douleur, sa solitude. Le soleil se répand en nappe froide et effrayante dévoilant toute l'absurdité de son combat. Elle entre dans un bar, commande un gin et cherche déjà le regard d'un homme. Sentir la chaleur de ses muscles, l'haleine et la sueur poisseuse des nuits blanches, son sexe impatient, les vibrations de sa décharge, le soupir de satisfaction et les premiers ronflements. Le désir disparaît soudain sous la lucidité effarante, et la brume qui régnait dans le bar. Affreusement limpides la lumière froide du petit matin, les corps maltraités, les âmes éreintées. D'où sourd encore cette tyrannie des habitudes ? Dans un tel amas de lassitude, quand chaque réveil est une torpeur que l'on veut retarder, quand chaque heure est à abrutir, d'où sourd cette obsession des recommencements ? Tentatives inlassables, désespérées et bancales pour se frotter au premier venu avec le sombre espoir de s'y écorcher la peau, rêvant encore à une mue définitive et bienfaitrice. C'est ce foutu espoir qui luit au fond du gouffre et qui fait qu'on ne meurt jamais totalement, rendant pourtant toute résurrection impossible. N'y a-t-il donc que la Camarde pour nous libérer de cette tragédie ?

« Mon cœur tout neuf était en cage
Il a fait d'moi c'qu'il a voulu
Sa chose à lui pour son caprice
Et je n'avais plus qu'un seul but
L'aimer, l'aimer malgré ses vices » (Fréhel)

La voix de Fréhel envahit le bar. « Toutes les routes mènent à la solitude, toutes. » Elle ne supporte plus cette voix mugissante qui est sienne et que le désir obsède. Elle porte le verre à ses lèvres, vide son verre cul sec, se lève et quitte le bar. Sous la pluie, elle se sent amas de chair extrait du néant vivant on ne sait quelle comédie. Elle voit de nouveau son reflet, ses joues avachies et gonflées par l'alcool, ses paupières lourdes et sa peau jaune comme un vieux parchemin. Il a suffi d'une seconde pour qu'ait lieu le face-à-face brutal avec elle-même. Aucune pitié, aucun dégoût, aucun sentiment d'étrangeté. C'est elle, c'est bien elle, ses lèvres dont le rouge déborde, ses chicots et ses dents éclatés par les coups, ses yeux vides et mornes, sa bouche au rictus éternel. Les sombres mélodies reviennent comme des démons :

« Smoking, drinking, never thinking of tomorrow... »
(Billie Holiday)

*

Elle pousse la porte du bar, s'arrête un temps sur le seuil, considère la moquette léopard qui tapisse les murs, s'installe près du zinc et commande un gin. La lumière du jour peine à pénétrer les lieux comme si la nuit était ici reine omnipotente. Une odeur de sexe émane des banquettes en cuir et son bas-ventre vibre à nouveau. Elle se trémousse sur sa chaise tentant de calmer le désir que l'atmosphère de mâle distille. Il y a bien longtemps qu'elle n'a

pas senti une peau contre la sienne, des bras et des mains harceler son corps, des lèvres humides cherchant les siennes. Dans son désarroi toutes les brutalités se transforment en tendresse, elle oublie les rapports de force, l'ambivalence de sa soif d'hommes, mélange de répulsion et d'avidité, le cercle vicieux des brutes et des possessifs. Si l'onanisme est son secret, si elle n'a jamais atteint la jouissance qu'avec elle-même ou la vibration des cuivres, elle n'en reste pas moins irrémédiablement attirée par les muscles saillants et bandés comme un papillon est attiré par la lumière. Ce n'est pas une jouissance sexuelle qu'elle recherche auprès de ces hommes et encore moins de l'amour, alors pourquoi son sexe se dilate et s'humidifie comme une bouche gourmande dès que la virilité pointe son nez ? « Putain de merdier, j'suis qu'une vieille baleine coincée dans un filet à sardines. J'vois le problème mais j'sais pas l'résoudre. Chaque fois qu'j'croise un de ces loustics minables, j'joue contre moi-même. J'sais pas si j'veux leur faire la peau ou leur ressembler. » Elle se souvient des différents hommes qui ont ahané entre ses cuisses : « Mon sexe est un bar à jouir, ils y entrent, prennent leur pied et repartent. Des minables. Avec ma gueule de brochet pas frais j'n'attire que les plus mauvais, frustrés et prétentieux, qui se foutent pas mal de ma gueule et de mon sourire de raie. J'ai les courbes et les trous qu'il faut, ça leur suffit. Comme dit si bien la chanson Si les hommes nous aiment c'est pas pour nous c'est pour eux. » Elle cogite, jambes croisées et regard absent, dans l'angle le plus sombre du bar. « En vrai, gueule de raie ou pas, ça change rien à la chanson, y'a pas de femme heureuse sur cette foutue planète, ils ont fait de la terre un enfer, ils nous ont trop bousillées ces cons, suffit d'jeter un œil dans la rue pour s'rendre compte qu'on est autant reluquées par les hommes que par les autres bonnes femmes. De la tête aux pieds on se fait jauger, pas intérêt à ce qu'un poil soit oublié sur ton mollet. » Elle observe les femmes qui marchent dans la rue,

celles qui discutent à la table d'en face et il lui semble que tous leurs gestes, toutes leurs mimiques n'existent que pour satisfaire les hommes. Tant de femmes minaudent, pense-t-elle, ce n'est même pas conscient, il y a celles qui se pincent la bouche et jettent un œil en coin toutes les cinq minutes, celles qui le font quand elles réfléchissent, celles qui abusent du langage enfantin, celles qui se tiennent si sagement à leur place, celles qui sont une caricature de niaiserie, de sensiblerie et de coquetterie. Jamais assez féminines, trop douces ou trop autoritaires, ça ne va jamais avec les femmes. Il lui semble ne voir plus que ça, des poupées façonnées par et pour l'homme, façonnées le plus souvent par d'autres poupées, la reproduction de la servitude, de la domination, est un cauchemar sans fin. Il n'y en aura pas d'autres, se promet-elle à ce moment-là, plus jamais.

*

« Me v'là de nouveau sous les draps avec un type pas très recommandable. Il m'a bien sautée, défoncée, déchirée. Le vagin et l'anus sont en feu. Il est satisfait et moi je m'sens vivre. La douleur, je la cherche. J'sais pas pourquoi, j'suis tordue, faut croire. Y'a que dans la souffrance que je m'sens vivante. Bah, p'tête qu'avec lui ça l'fra. Il ne cogne pas, il baise brutalement. C'est un début ça, l'absence de coquards. » Fleur coupée qu'un peu d'eau et de soleil contente, qui, on ne sait par quelle magie, n'en finit pas d'y croire à cette lumière incandescente, malgré la vase au bout de sa tige et la buée sur la vitre. Fleur asphyxiée, réclamant le tranchant et son lot de souffrances. A-t-elle jamais pu ressentir la vie autrement que dans la douleur ? Cette razzia quotidienne de son être, n'est-elle pas le reflet de la brutalité qui partout règne ? Elle regarde son homme et la petite lumière qui luit au fond de ses pupilles, elle s'attendrit sur ses muscles, sa bouche boudeuse et ses doigts larges

comme des pelles. La violence qui couve dans son ventre, elle la vit par procuration, elle n'est acceptable que quand elle la rencontre chez l'autre. Ce besoin de se sentir tenue en laisse comme si c'était la seule chose capable de la protéger de son désespoir. À chaque irruption de lucidité elle se croit guérie mais il n'en est rien, elle repart toujours de plus belle, c'est un état second qui lui déboîte le cerveau. « Au fond, je choisis des gars qui me ressemblent, je ne suis victime que de moi-même. » Ça date cette colère et le désœuvrement qui l'accompagne, l'ennui qui règne entre les coups. Le plus difficile à supporter est le silence, le silence absolu de son être. Par-delà les bavardages de ses multiples moi il y a un silence assourdissant qui lui vrille les viscères à chaque apparition. « Non née, ce doit être ça, tuée dans l'œuf. » Son âme lui semble atrophiée. Comme elle aimerait pourtant qu'elle grandisse et se répande. La première fois qu'elle s'est sentie planer et pleine elle a cru que c'était pour toujours mais ce n'était qu'une illusion, cette première illusion qui les répète toutes. Elle avait cinq ans, peut-être six, allongée sur son lit elle fixait, de la fenêtre de sa chambre, une corneille perchée sur un arbre dénudé, c'était une nuit d'hiver qui se répandait en filet de brume. L'oiseau et l'arbre ne faisaient qu'un avec l'obscurité tombante. Elle se sentit oiseau, arbre, terre, air et bien plus, partie infime et unique de la création. « Ça ne se renouvelle pas ce genre de truc. Un funambule ne tombe qu'une seule fois. Y'a plus que des échos faibles et lointains. C'est comme un premier amour. » Elle se remémore le premier regard, elle avait sept ans, lui douze : « Son regard, c'était une météorite en pleine gueule. Toute éparpillée qu'j'étais, vaporeuse comme un nuage. J'ai plus jamais ressenti ça. Cette connexion bizarre qui fait que toutes tes p'tites voix intérieures ferment enfin leur gueule. »

Jamais elle ne lui adressa la parole. Elle l'observait, le sentait vibrer en elle, il était comme un ami imaginaire. Elle ne voulait pas que quoi que ce soit se passe entre eux. « J'connaisais déjà les coups et je ne voulais pas de ça entre nous. Ça s'rait arrivé c'est sûr de s'foutre sur la gueule. Comme p'pa et mom. Coup de foudre et tout le tintouin jusqu'à la destruction. Non merci, j'mangerai pas de ce pain-là. Si les coups me tiennent éveillée, ils ne seront jamais donnés par un type qui m'remplit d'un regard. Jamais, pas de grand amour dans ces histoires, faut pouvoir se barrer à temps pour sauver sa peau ou celle de l'autre. Pour jouir sur le fil du rasoir faut savoir y danser, c'est pas donné à n'importe qui. » Assise nue sur le carrelage elle fredonne devant la fenêtre :

« I know why the caged bird sings
A sweet and soulful song
I know why the caged bird sings
and flaps it's tethered wings
Birds were made to fly away
and birds were made to sing »
(Abbey Lincoln)

*

C'est pas mal avec ce type, il la bourre par tous les trous sans s'inquiéter de ce qu'elle ressent, c'est douloureux, ça lui fait du bien, mais elle a pourtant toujours ce sentiment d'insatisfaction. Parfois elle l'insulte, lui crache à la gueule le mépris qu'elle ressent pour lui et ses semblables mais il ne réagit pas, rien ne l'énerve. Elle ne s'est jamais sentie du coup si bien baisée, si perdante. Il ne court pas les femmes, il est amoureux. C'est bien la première ça, un type fidèle. Bah, ça ne durera pas. Elle connaît les hommes. Surtout ceux de cette espèce. Mais le temps passe et le

gars ne change pas. Qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez elle pour que la violence de la baise ne lui suffise pas ? Elle sent l'envie de cogner qui la gagne et un soir le coup part. « Putain, ce con s'laisse faire. Si ça m'fait plaisir qu'il dit, c'est pas grave. C'est quoi ce type ? Il baise comme une brute mais ne bronche pas quand on le gifle ? D'où il sort c'ui-là ? ». Elle sent la peur l'envahir, elle ne comprend pas les réactions de ce type, il a pourtant de la colère et de la violence au fond de lui. « Un type qui frappe est minable, lui dit-il, – Ah ouais, et quand tu m'baises comme si j'étais rien qu'une citrouille à évider, t'appelles ça comment ? Tu t'prends quand même pas pour un gentleman, m'fais pas rire. Et un type qui s'laisse frapper par une femme c'est quoi ? » Il hausse les épaules « J'savais pas que j'te baisais comme une citrouille. C'est ce que tu penses ? Vraiment ? – Ouais, tu m'baises comme si tu voulais m'ouvrir en deux et me hacher menue. – Ben tu vois, j'croyais qu't'aimais quand on fait l'amour – Quand on baise plutôt, faire l'amour c'est un truc que j'connais pas, j'pourrais pas te l'apprendre, on est aussi ignorant l'un que l'autre sur ce sujet. – Tu ne ressens donc pas ce que je ressens ? Pour toi c'est que de la baise ?, lui dit-il avant de pleurer en silence sans chercher à contenir ses larmes. – Arrête, chiale pas, tu m'fous les pétoches, un gars costaud comme toi ça chiale pas, c'est ma faute tout ça, j'suis pas convenable. » Elle avait prononcé cette dernière phrase avec l'accent de Juliette, son amie Juliette disparue depuis dix ans et qu'à cet instant elle sentit passer fugitivement suivie de son rire à la fois timide et narquois. Au souvenir si présent de son amie morte elle s'effondre sur le sol, et cache son visage dans ses mains. Soudainement expulsée du monde, hors du flot, avec la voix de Juliette plantée dans la chair.

Elle se sent affreusement seule, à l'orée de la vie, et la peur est son unique compagne. Que le silence se taise, le silence de la table, des verres, des vitres, de la pluie, des étoiles. Pas même un bourdonnement pour enrober l'effroi. C'est le cri, le cri du nouveau-né qui permet à la chair de battre jusqu'au dernier soupir. Fouir la chair, y extraire le temps, le projeter dans le vide, que sa course folle devienne envol. Elle n'a plus de voix, plus de mot pour exprimer ce qu'elle ressent. Elle est un amas de viande posé sur un carrelage froid. Juliette est ce lieu de l'enfance qui n'en finit pas de vous hanter. Lieu de l'émerveillement où la cruauté surgit pour mieux se masquer. Elle scrute les coins d'ombre, les angles, les arêtes, le corps de l'homme qui se courbe au-dessus d'elle, pose sa paume froide sur son épaule sombre et l'étreint fermement. L'ombre du mâle s'est détournée pour se perdre dans le miroitement de la grande fenêtre au regard lunaire et son baiser pénètre comme un pieu armé de clous. Il se love dans le bas-ventre pour une longue hibernation. Elle se racle la gorge mais aux mots balbutiés succèdent les sanglots. Il s'allonge près d'elle. Leurs deux corps s'enlacent mollement, sans y croire, et leur ombre figure une souche gisant sur la surface glacée d'un étang.

Ana Minski

#CAPP

COLLECTIF ABOLITION PORNO PROSTITUTION

CAPP, Collectif Abolition Porno Prostitution, est un collectif de femmes activistes créé pour porter la parole de celles que l'on n'entend jamais : les survivantes de la porno prostitution.

Par des actions choc, nous tentons d'interpeller le milieu féministe et les milieux militants & politiques historiquement abolitionnistes qui sont, depuis quelques années, gangrenés par le libéralisme.

Françaises, Marocaines, Basques, Algériennes, Belges... citoyennes du monde et féministes radicales, nous sommes abolitionnistes, antiracistes, militantes universalistes et laïques, LGB & T, pour les libertés individuelles, ou encore militantes pour les droits des enfants & antispécistes. Notre collectif rassemble des femmes, c'est-à-dire avant tout des femelles humaines, survivantes de la prostitution, victimes de la pornographie, en situation de handicap, survivantes du cancer, lesbiennes, bisexuelles...

Avec le #CAPP, non seulement en France, mais aussi en Belgique, au Québec et ailleurs, nous combattons sans relâche le système le plus misogyne, raciste, xénophobe, capitaliste et pédocriminel qui soit : le système "porno-prosti-tueur".

Nous luttons pour que la porno – prostitution soit reconnue par tou.te.s en tant que violence sexiste et sexuelle intégrée au marché capitaliste mondial.

Nous luttons pour promouvoir une politique abolitionniste intégrale incluant les victimes de la pornocriminalité, à travers l'application et le renforcement de tous les volets de la loi de 2016 inspirée du modèle nordique, c'est-à-dire :

- La mise en place de dispositifs efficaces et adaptés pour permettre à celles qui le souhaitent de quitter le milieu prostitutionnel ;

- La pénalisation des "clients" prostitueurs afin d'agir sur la demande (et donc l'offre), de faciliter les plaintes des personnes prostituées contre les violences qu'elles subissent de leur part, et de leur faire assumer pénalement la responsabilité de l'acte prostitutionnel qui a trop longtemps pesé sur les victimes... ;

- La mise en œuvre de moyens conséquents pour éradiquer le proxénétisme ;

- Une sensibilisation générale de la population aux violences sexistes et sexuelles, à la réalité de la prostitution, à ses causes et à ses conséquences ;

- Une formation approfondie des agent.e.s des services sociaux et de santé, judiciaires et policiers.

Nous luttons pour éliminer tous les facteurs d'entrée dans la prostitution, à savoir : le proxénétisme, la culture du viol, la pédocriminalité, les violences sexuelles, la domination masculine sous toutes ses formes, la précarité et l'exclusion sociale.

Nous luttons contre toutes les formes de marchandisation des êtres humain.e.s, contre le système sexiste, raciste, colonialiste et capitaliste qui permet et encourage cette marchandisation, contre le lobby de l'industrie dite "du sexe" et sa propagande criminelle.

RADICALEMENT FÉMINISTES :

Pour comprendre l'essence même du combat et des valeurs politiques du Collectif, il faut se pencher sur la définition du féminisme radical (radfem).

Si vous circulez un peu dans le milieu féministe, vous vous rendez vite compte que le mot radical a été vidé de son sens. Utilisé à tout va dans les slogans ou dans les visuels, les féministes libérales voient dans le mot "radical" un moyen d'échapper au nom "extrémiste". Cependant, dans sa définition politique, le radicalisme féministe est le strict opposé du libéralisme.

Historiquement, c'est un féminisme de seconde vague[1] qui émerge dans les années 60' aux États-Unis. Pourquoi le mot radical ? Car il s'attaque à la *racine* du mal / mâle. C'est un mouvement féministe qui prône le libre arbitre et la liberté, et conclut, en raison de l'ancienneté de la domination masculine et de la façon dont elle s'exerce dans la société actuelle, que les femmes n'en ont pas.

L'objectif du féminisme radical est clair : c'est la volonté stricte de s'émanciper du patriarcat et d'en *libérer les femmes*. Cela implique la destruction de toutes les créations sexistes dont le but est de réduire physiquement et psychologiquement les femmes à l'état d'objets destinés avant tout à servir les intérêts des hommes.

Cette pensée féministe nous amène à analyser les techniques patriarcales de dressage (appelées "éducation" ou "socialisation") des individus de leur naissance jusqu'à leur mort. Nous constatons que tout individu est construit selon un schéma préconçu spécifique à son sexe de naissance.

Que cela soit dans la sphère privée ou publique, les individus sont conditionnés selon des dogmes patriarcaux qui leur apprennent insidieusement ce qu'ils doivent faire, dire et penser. C'est cela qu'on appelle les *stéréotypes de genre*. En patriarcat, on inculque aux filles la « féminité », c'est-à-dire correspondre aux standards de beauté définis par les hommes et adopter un comportement doux et soumis, tandis que les garçons apprennent à être « masculins » donc forts, indépendants, dominants. Le féminisme radical tient compte du lien de cause à effet entre ces clichés sexistes et toutes les violences et discriminations que subissent les femmes dans la société.

Le féminisme radical considère que les femmes et les filles ne sont ni des objets, ni des marchandises, ni des divertissements pour hommes, ni des esclaves à domicile. Il affirme avec force que la valeur d'une femme ne devrait jamais dépendre des diktats de la "beauté" ni de sa capacité physique et esthétique à donner des érections aux hommes ou à attirer leur regard.

Ce mouvement est donc antagoniste au "féminisme" libéral qui, dans les faits, tente depuis un moment une approche de "réappropriation" des codes de la soumission et de la "féminité" par l'idéologie du "choix". Un féminisme qui, il faut l'avouer, profite allégrement au patriarcat capitaliste, laissant croire aux femmes qu'il suffit de dire qu'une chose est féministe pour qu'elle le devienne.

À l'inverse, le féminisme radical ne vise pas seulement l'abolition des violences faites aux femmes, mais aussi celle de tout ce qui crée et renforce le sexisme.

Il est, par conséquent, antiraciste (les industries dites “du sexe” sont profondément colonialistes et racistes), antifasciste, et bien entendu, *anticapitaliste*. Le capitalisme ne peut en effet exister sans le patriarcat, étant donné qu'il repose sur l'exploitation des personnes les plus pauvres et vulnérables de cette planète : les femmes. (Dans le monde, 70% des personnes vivant sous le seuil de pauvreté sont des femmes).

En considérant qu'elles représentent une classe sociale à part entière, le féminisme radical analyse la place des femmes dans le monde capitaliste et pose le constat que celles-ci sont exploitées par les hommes, non seulement en tant que marchandises sexuelles ou reproductive (prostitution, GPA), mais aussi dans le système économique capitaliste de manière globale, et qu'on ne peut pas lutter contre l'une de ces formes d'exploitation sans combattre toutes les autres.

Du point de vue radfem, les industries telles que la publicité, la GPA, la prostitution, ou la porno-criminalité sont sexistes par nature et doivent disparaître. Le patriarcat capitaliste cherche sans cesse à accroître son contrôle sur le corps des femmes. Il peut le posséder, le vendre, le mutiler, contrôler les naissances et l'exploiter, notamment sexuellement, dans le but de créer de la richesse tout en assouvissant la soif inextinguible de domination masculine.

C'est cela que nous combattons, et nous ne pouvons le faire sans affirmer que, si nous sommes vendues, discriminées, excisées, battues ou encore violées, c'est parce que *nous naissons filles et deviendrons femmes*. Nous ne pouvons lutter contre ces violences sans mettre en lumière que tout commence par un conditionnement déterminé par les organes avec lesquels nous

naïssons, et non à cause de nos goûts ou de notre personnalité. Il s'agit donc d'une lutte pour le droit des femelles humaines, des femmes, et non de ceux qui s'identifient aux stéréotypes de genre communément associés aux femmes. C'est pourquoi nous sommes également *abolitionnistes du genre*.

Enfin, le féminisme radical est une auto-émancipation -ne me libère pas, je m'en charge- qui commence par se questionner dans son quotidien :

- Quelque chose que j'aime ou que j'ai l'habitude de faire a été inventé par le patriarcat ?

- Ce quelque chose profite-t-il réellement aux femmes ou plutôt aux hommes ?

- Est-ce qu'une activité ou une idée que je défends est exercée majoritairement par des femmes pauvres et vulnérables ou par des hommes ?

Collectif CAPP

Notes

[1] Seconde vague : Le féminisme est un mouvement humaniste révolutionnaire dont l'histoire s'écrit par « vagues », c'est à dire par périodisation marquant l'apparition des nouveaux courants. Ainsi, la première vague féministe s'inscrit dans un mouvement pour l'égalité, au débat et argumentaire principalement essentialiste, porté par Olympe de Gouges en France ou, plus tard, par les suffragettes en Grande Bretagne. Dans la seconde, nous voyons l'émergence d'un mouvement abolitionniste du genre, de la pornocriminalité et de la prostitution, ainsi qu'une qu'une nouvelle forme de pensée politique issue du marxisme, portée par des théoriciennes telles qu'Andrea Dworkin, Gloria Steinem aux Etats Unis, Simone de Beauvoir, Monique Wittig ou Christine Delphy en France.

#CAPP c'est aussi une chaîne YouTube pédagogique, un site internet informatif (collectifapp.com), des rencontres dans toute la France et un relai du travail des associations de terrain et organisations abolitionnistes du monde entier : Mouvement du nid, Fondation Scelles, CAP international, Isala ASBL, Mujeres por la Abolicion, Trafficking Hub, etc.



PORNLAND

Comment le porno a envahi nos vies

« Dans notre société, nous entendons souvent qu'il est parfaitement naturel que les garçons et les hommes aiment le porno. Les hommes seraient plus visuels et auraient besoin de plus de sexe que les femmes, le porno serait donc simplement un moyen de satisfaire un besoin biologique. Ceux qui formulent un tel argument ne comprennent pas qu'il est misandre de suggérer que les hommes

sont par nature attirés par le porno, qu'il relève du gonzo ou autre. Ce que les féministes soutiennent, c'est que les hommes sont socialisés par la culture dans laquelle ils évoluent, qui leur impose une conception spécifique de la masculinité qui définit le porno comme une chose normale et plaisante. Si nous prenons au sérieux le fait que nous sommes tous des êtres culturels, nous devons alors réfléchir à la façon dont les garçons deviennent des hommes et dont ce processus crée une base de consommateurs de porno qui humilie les femmes. Ce qui s'est avéré évident, lorsque les féministes ont commencé à explorer la socialisation masculine, c'est que, bien que le type de masculinité qu'un garçon adopte dépende de multiples facteurs tels que la religion, la couleur de peau et la classe sociale, la masculinité aujourd'hui dominante croit, dans l'ensemble, comme le soutient Robert Jensen, que « les hommes sont des êtres naturellement compétitifs et agressifs ». » (Gail Dines, *Pornland*, éditions Libre)

« ÉCOUTEZ LES CONCERNÉES ! »

Voilà ce qu'on demande systématiquement à toute personne qui cherche à se faire un avis sur la question de la prostitution. Il faut écouter les concernées, mais pas n'importe lesquelles, hein ! Celles et ceux qui martèlent cette injonction redirigent toujours l'interlocuteur vers certaines « concernées » triées sur le volet, celles dont le discours va dans le sens du « libre choix », celles qui prennent soin de ménager ceux qu'elles appellent leurs « clients », celles qui ne dénoncent jamais les violences omniprésentes dans cet univers, sauf pour en rendre responsable les abolitionnistes.

C'est le thème que j'ai choisi d'aborder dans l'une des premières vidéos de notre chaîne YouTube, quelques semaines après avoir été agressée lors de la manifestation du 8 mars à Paris par les mêmes personnes qui répètent en boucle qu'il faut « écouter les concernées ».

Il faut d'abord rappeler que pour l'immense majorité des personnes prostituées, s'exprimer librement sur la réalité de leur condition est tout simplement impossible. Pour commencer, plus de 90% d'entre elles sont victimes de la traite, ce qui signifie qu'elles ont littéralement un couteau sous la gorge. Ensuite, il est vrai que parmi le pourcentage restant, il y a une petite minorité, (celle qui est toujours mise en avant), qui affirme haut et fort que la prostitution est un choix, qui déclare vivre cette activité comme un métier, certes parfois difficile, mais qui pourrait aussi être épanouissant, voire « empouvoirant », etc... Parce-que j'ai fait partie de ce petit pourcentage de « concernées », je comprends parfaitement les raisons pour lesquelles ces personnes défendent farouchement leur positionnement.

Je suis une « survivante », c'est-à-dire que j'ai subi la prostitution pendant plusieurs années et, contrairement à certaines de mes amies, je n'en suis pas morte. Mieux que ça, grâce à un long parcours de réparation, j'ai pu sortir de l'aliénation conséquente aux violences subies durant cette période. Aujourd'hui, j'ai assez de recul sur mon passé pour comprendre et tenter d'expliquer pourquoi, pendant un temps, j'ai prétendu me prostituer librement et même aimer ça.

Les mécanismes psycho-traumatiques

L'une des premières choses à étudier lorsqu'on veut comprendre ce que vit une personne en situation de prostitution, ce sont les mécanismes des violences, notamment sexuelles, et leurs conséquences traumatiques. J'encourage vivement celles et ceux qui ne connaissent pas encore les travaux de la Doctoresse Muriel Salmona à consulter son site « mémoire traumatique et victimologie » ou à regarder ses conférences. Son travail est d'une importance cruciale pour la compréhension des psycho-traumas. Le début de ma renaissance a commencé par la découverte, grâce à une merveilleuse psychologue, que le mal-être dont je souffrais portait un nom : le syndrome de stress post-traumatique. J'ai été accompagnée par cette psy pendant l'année qui a suivi l'arrêt de la prostitution. Au cours de cette période, j'ai enfin pu comprendre que tous les « choix » que j'avais cru faire, qui m'avaient conduite dans la prostitution et qui me semblaient absurdes, masochistes, avaient en réalité un sens, une logique que les neurosciences pouvaient expliquer de manière très terre à terre. Découvrir les mécanismes de sidération, de dissociation, d'excitation traumatique, comprendre la stratégie de mise sous emprise utilisée par mes agresseurs et enfin, le fonctionnement de la mémoire traumatique m'a permis de porter un regard plus réaliste sur mon

parcours.

Lorsqu'on subit une situation de stress intense – lors de violences extrêmes par exemple, notre cerveau produit du cortisol et de l'adrénaline qui, en trop grande quantité, pourraient causer un arrêt cardiaque et la mort. On pourrait littéralement « mourir de stress ». Pour éviter que cette overdose ne se produise, lorsqu'un certain taux de ces hormones est atteint, le cerveau « disjoncte ». C'est ce qui provoque l'état de sidération dans lequel nous sommes comme paralysée et la dissociation, qui crée une forme de séparation entre notre corps et notre esprit et une anesthésie de nos émotions. Sur le moment, on ne ressent donc aucune souffrance. Par contre, une fois le danger passé, la mémoire traumatique se réactive et alors, on revit la scène, encore et encore, sous forme de flash-backs, de sensations physiques insupportables et tout un tas d'autres symptômes peuvent se manifester comme les cauchemars, les crises d'angoisses, etc. C'est la raison pour laquelle certaines victimes de violences peuvent être amenées à rechercher volontairement des situations de violences ou à ne pas en sortir, afin de rester dans l'état de dissociation dans lequel la souffrance n'est pas perceptible.

J'avais six ans la première fois qu'un homme m'a violée. Ce premier viol a créé une dissociation qui m'a rendue capable d'endurer n'importe quelle forme de violence – et il y en avait beaucoup dans mon environnement- sans me sentir atteinte. Il me suffisait de me mettre dans ma bulle et d'attendre que ça passe. Plus tard, quand des « clients » me passaient dessus, le même mécanisme s'enclenchait et j'avais la sensation d'observer la scène depuis l'autre bout de la pièce. Je reprenais ensuite le cours de ma vie en faisant comme si ce moment n'avait jamais existé. Je ne savais pas, alors, que le souvenir était gravé quelque-part dans ma

mémoire, et que bien des années plus tard, il allait ressurgir, s'imposer à moi plusieurs dizaines de fois par jour, rendre ma vie impossible et me torturer. Jusqu'à ce que j'échappe pour de bon à la violence, j'ai vécu (ou plutôt survécu) en mode « pilote automatique », la plus grande part de moi profondément endormie, comme morte. Je faisais ce qu'on attendait de moi de façon mécanique, totalement déconnectée de mon ressenti.

La dépendance

Ayant mal démarré dans la vie, vous l'aurez compris, j'ai trouvé le réconfort là où j'ai pu et j'ai très vite appris à me défoncer pour m'anesthésier. L'usage de drogues, de plus en plus « dures », a fortement contribué à renforcer l'état de dissociation indispensable à l'exercice de la prostitution.

Au-delà de ça, mes premières expériences dans le milieu de la drogue m'ont appris que si je ne donnais pas aux hommes ce qu'ils voulaient, ils le prendraient quand-même. Je savais que j'évoluais dans un milieu dangereux, que les hommes étaient dangereux et que je n'avais aucun moyen de m'en protéger. J'en suis arrivée à la conclusion que les laisser faire était encore la solution la plus simple, et que si je faisais semblant d'aimer ça, si je « me débrouillais bien », je pouvais même en tirer quelque-chose en retour. Un bout de shit, un verre d'alcool... J'ai appris le « métier » de prostituée vers l'âge de 13 ans. J'avais le profil parfait pour les proxénètes. De leur point de vue, je savais déjà l'essentiel, c'est-à-dire que personne ne viendrait me plaindre si les « clients » me malmenaient trop, que je ne valais rien et que je ne pouvais m'en prendre qu'à moi-même, qu'il fallait serrer les dents et assumer.

Plus le temps passait, plus j'avais besoin de drogue pour supporter cette vie, et plus j'avais besoin de drogue, plus je devais « travailler » pour en obtenir.

Le déni

Je m'aperçois en écrivant ces lignes, qu'il m'est très difficile, encore aujourd'hui, de parler de la réalité de la prostitution. Par réflexe, j'utilise toujours des euphémismes pour atténuer l'extrême violence de ce milieu : « être malmenée », « travailler », « faire ce qu'il y a à faire », « satisfaire le client »...

Tant qu'on n'a pas de solutions matérielles concrètes pour sortir d'une situation violente, tant qu'on n'a pas la capacité psychique de faire face à la réalité de la violence, tant qu'on est en mode « survie », un mécanisme bien connu se met en place : le déni. Un alcoolique ne vous parlera pas de son rapport à la boisson de la même manière, avant et après être devenu abstinent. Une femme prisonnière d'un conjoint violent racontera son histoire d'une toute autre manière après s'en être libérée. Avec la prostitution c'est la même chose : je n'ai jamais rien fait de plus difficile dans ma vie que de retirer les couches et les couches de déni dans lesquelles j'avais emballé la réalité de cette période pour tenter de la rendre moins monstrueuse.

Je n'ai pu entreprendre ce travail qu'après avoir définitivement cessé cette « activité ». Je n'aurais jamais pu appeler un viol un viol, ni prendre la mesure de la violence que cela représentait, à l'époque où j'étais contrainte de subir cela régulièrement. Au contraire, j'aurais attaqué avec beaucoup d'agressivité quiconque aurait tenté de me faire prendre conscience de ce que je vivais réellement. C'est pourquoi je ne

reprocherai jamais à une personne en situation de prostitution de nier la violence subie. Je sais que c'est une question de survie. Par contre, je continuerai inlassablement à dénoncer le lobby du proxénétisme qui instrumentalise ces discours pour redorer l'image de la prostitution et pouvoir exploiter ce « secteur d'activité » en toute légalité !

La nécessité d'être forte

Dans la prostitution, si ma douleur était atténuée par un mur de déni en béton armé, par l'anesthésie due à la drogue et aux mécanismes de dissociation traumatique, il y avait tout de même des jours où je me sentais profondément désespérée ou révoltée par ma situation. Mais ma survie dépendait encore d'un facteur supplémentaire : il était impensable que je m'autorise à montrer un quelconque signe de faiblesse.

D'une part, mes amies et moi savions que la moindre faille pouvait signifier un regain de violence de la part des hommes, des « clients » comme des proxénètes, toujours avides d'assouvir leur soif de domination. Une attitude que l'on apprend instinctivement dans la prostitution, c'est de faire ce qu'on nous demande sans jamais laisser filtrer à quel point nous sommes dégoûtées, choquées, ou effrayées. On apprend à endurer la douleur sans jamais le montrer. Faire semblant est l'une des « compétences » les plus importantes pour une prostituée.

D'autre part, même entre nous, il était inenvisageable que nous nous ouvrions l'une à l'autre dans les moments de désespoir. Nous ne supportions pas de voir l'une d'entre nous flancher, l'effet miroir venant fragiliser nos murailles de protection. Une prostituée ne peut pas se permettre d'éprouver de l'empathie pour ses sœurs

et sait qu'il est inutile d'en attendre de leur part.

Nous haïssions donc le mot « victime », à nos yeux, il représentait l'insulte suprême. Cela signifiait être faibles et dans notre monde, il n'y avait pas de place pour les faibles.

La stigmatisation

Ce rejet de la pitié, cette nécessité de paraître indestructible et de ne jamais nommer la violence était un outil supplémentaire pour faire face au regard que la société porte sur nous.

Quand on est vue comme une « pute », insulte à laquelle toute femme a été confrontée depuis son adolescence, quand on est utilisée au quotidien comme un objet, quand on est contrainte d'exécuter des actes dégradants sexuellement, quand on est régulièrement insultée et humiliée, quand on entend constamment parler des prostituées avec mépris, quand résonnent des « fils de pute », « sale pute », « langue de pute » à longueur de journée, on ne peut oublier que la société nous considère comme une classe de sous-femmes.

Pour affronter cela et tenter de maintenir à distance une honte dont on sait qu'elle est injuste, on trouve des subterfuges. L'un d'eux consiste à clamer haut et fort « Oui je suis une pute, et alors ? ». C'est une méthode que j'ai employée. Je me qualifiais moi-même de « salope », je disais que j'aimais le sexe et que la prostitution était un travail comme les autres, pas plus dégradant que d'être caissière, dans le but de rejeter les railleries, le mépris, la haine que je percevais en permanence. Se réapproprier les insultes et aller dans le registre de la provocation pour faire comme si on en était fière est une stratégie bien connue des

victimes de harcèlement ou d'homophobie.

Je comprends la logique qui pousse les femmes en situation de prostitution à reprocher aux abolitionnistes de les stigmatiser : pour elles, quand nous dénonçons la violence, nous la faisons exister. De la même façon, quand nous affirmons qu'elles sont victimes d'un système, nous attaquons directement leurs mécanismes de défense, nous mettons à mal un ensemble d'illusions qui leur permet de tenir debout... Jusqu'à ce que ça les tue. Sans le décès de mon amie, je ne sais pas combien de temps il m'aurait encore fallu avant d'avoir le déclic et de m'enfuir pour sauver ma peau.

Découvrir qu'il existe autre chose

Je n'oublie jamais que j'ai eu une chance inouïe de trouver le soutien nécessaire et approprié au moment où j'ai fini par être prête. J'ai pu bénéficier en même temps d'une place dans un foyer ou je me suis sentie en sécurité, d'un groupe d'entraide, d'une bonne prise en charge psy, de temps pour me réparer... J'aimerais que toutes les survivantes aient cette chance.

Le plus important, je crois, c'est que pour la première fois j'ai été respectée. Ça a été très douloureux au début, je me suis pris la douceur et la gentillesse des gens qui m'ont aidée comme un coup de poing car cela a remis en perspective toute mon histoire. Si mon seuil de tolérance à la douleur était si élevé, c'est parce que je ne savais pas qu'il existait autre chose, je n'avais pas de quoi comparer. J'ai baigné toute ma vie dans un climat tellement violent que j'avais normalisé beaucoup de choses horribles et cru que l'inacceptable était inévitable. En quittant le monde de la drogue et de la prostitution, mon regard a

radicalement changé sur ce que j'avais vécu. Plus le temps passe, plus je ressens de la peine pour celle que j'étais alors et pour toutes les femmes qui subissent la même situation.

Nous sommes toutes concernées

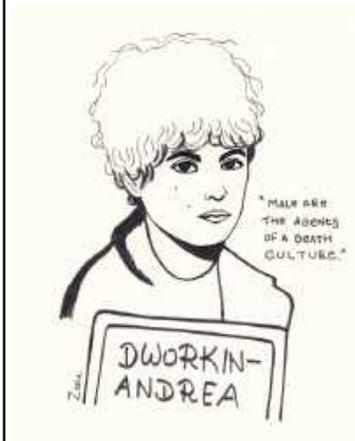
Bien que cela soit très complexe, il me semble extrêmement important de fournir une grille de lecture pour analyser le discours de celles qui prétendent « avoir choisi d'exercer le métier de travailleuses du sexe », étant donné que le nombre d'interview et d'articles qui relaient ce discours se multiplie. De plus en plus souvent, je vois des jeunes femmes être attirées par le côté glamour que le puissant lobby-proxénète parvient à donner à la prostitution en instrumentalisant le déni des « concernées ». Ces femmes « choisissent » donc d'entrer en prostitution, mais ce choix repose sur une représentation fallacieuse du milieu prostitutionnel, sur une escroquerie. Dans tous les cas, qu'elles aient « choisi » ou non, les conséquences destructrices seront les mêmes pour elles. Je ressens le devoir d'alerter sur le fait que cette image qui nous est vendue d'une prostitution libre et épanouissante n'a rien à voir avec la réalité.

Alors oui, d'accord, écoutez les « concernées ». Mais écoutez toutes les concernées. Écoutez les survivantes qui, presque unanimement parmi celles qui s'expriment, dénoncent la violence extrême inhérente à la prostitution. Prenez du recul, croisez vos sources, lisez également les rapports qui font état des résultats des différentes politiques mises en œuvre dans les pays proche du nôtre, les analyses sociologiques, les statistiques qui tendent toutes à prouver que la prostitution n'est acceptable sous aucune condition ...

Enfin, je suis convaincue que toutes les femmes sont concernées par la question, étant donné que le maintien de ce système nourrit et renforce la domination masculine. Dans une société où la prostitution est normalisée, nous sommes toutes prostituables. Nous devons militer pour une sexualité libre basée sur le désir et le respect mutuel et refuser en bloc toutes les formes de marchandisation de nos corps.

Daria Khovanka
membre du CAPP

Andrea Dworkin (1946-2005)



« [...] les hommes possèdent les femmes quand les hommes baisent les femmes parce que tous deux font par là l'expérience de la virilité de l'homme. Voilà la stupéfiante logique de la domination masculine. Dans cette optique, qui est l'optique dominante, la masculinité est agressive et violente ; et donc la baise, où l'homme et la femme éprouvent tous deux la masculinité, exige essentiellement l'effacement de la femme en tant que personne ; donc, en étant baisée, elle est possédée, cesse d'exister comme individu distinct, est subjuguée. » (Andrea Dworkin, *Coïts*)

Andrea Dworkin, féministe radicale américaine, est connue pour son opposition à prostitution et à la pornographie. Elle a consacré à cette industrie un ouvrage, *Pornography: Men Possessing Women* (1979)

DANS MA CABANE, JE SUIS

Dans ma cabane,
je suis
louve et
nuée de chauve-souris,
je suis éparpillée
et rassemblée,
je suis mes pleurs et un pavé.

Dans ma cabane,
c'est la nuit,
la forêt et je suis
Hepar et Sulfur
tout à la fois
je suis mille morceaux de moi
je suis pire qu'un oiseau
pour le chat
je suis une lente désillusion
qui se retire, s'épuise
et se tait.

Dans ma cabane,
je touche –
comme du bout d'un doigt
pris au hasard –
l'air qui m'ambiant
le coin d'un vagin
le parfum d'un pin.

Dans ma cabane,
je touche
la croyance tenace d'un

rêve
fugace
je touche le bois qui me sépare
de lui
je touche la solitude qui
parfois frémit.

Dans ma cabane,
la nuit, la forêt...
je touche ce qui me manquait
jusqu'alors
et pourtant m'arrache
lents et sonores sanglots,
je touche le dicible
de nos nuits passées,
je touche les regrets
d'autres que moi,
je touche un feutre rouge –
lui écrire ? –
je touche chaque parcelle
de l'âme qui m'habite
jusqu'à l'abîme...

Dans ma cabane,
je possède
à peine de quoi manger
pour un jour d'hui
je possède
de vaines sensations
d'un semblant de liberté
je possède l'ombre

de mes coups de pied.

Dans ma cabane,
je possède
tout ce que je crois
je possède sans me retourner
au risque de m'écrouler
je possède
à peine plus qu'un abri
pour à peine plus qu'une
nuit.

Nuit dans ma cabane,
la forêt,
je possède l'orgueil
d'être partie,
je possède le repentir
de tou.te.s les exilé.e.s,
je possède rien moins que
l'empreinte passée bientôt
effacée d'une main
sur le bas
de mon dos.

Dans ma cabane,
je possède
la diligence,
jamais l'errance,
je possède un grand couteau
et quelques milliers de
grains de riz,
je possède ce que j'ai laissé
derrière moi dans

le bruit, la pluie
je possède cette faculté
de vivre sans le temps
je possède tout le temps
des sanglots
isolés et presqu'
ensanglantés.

Dans ma cabane,
j'écris :
la mélancolie qui souvent
me saisit,
leurs sourires au réveil,
tout l'amour que j'ai ressenti
et que j'ai laissé inachevé,
j'écris les cascades, le bruit et
l'automne,
j'écris de longues heures
et de brefs instants,
j'écris sans savoir qui je suis,
j'écris la moindre trace de leur
souvenir...

Dans ma cabane
j'écris
au crayon (petits carnets)
et au feutre (grands cahiers)
j'écris tout ce qui surgit
j'écris pour oublier
j'écris, pourtant, sans rien oublier

j'écris quand me tue la nuit
j'écris d'attente, d'espoir
et de renoncement,
j'écris sans savoir
(si ça peut me sauver).

J'écris, la nuit,
dans ma forêt,
la cabane.
J'écris la forêt,
dans ma nuit,
au plus creux de la cabane.

J'écris dans ma cabane,
mais plus jamais je ne souris.
J'écris
cabane – forêt – nuit –
mais pour qui ?

Dans ma cabane,
je saisis
le néant qui progressivement
m'engloutit
je saisis l'étendue de mon
désastre intérieur
je saisis le pire et parfois
le meilleur
je saisis de rares occasions
je saisis désespérément
le souffle hésitant d'une
promesse de
renouveau

je saisis à chaque instant
l'évocation tangible
d'un sexe masculin

Dans ma cabane,
je saisis la nuit,
je saisis la forêt,
je saisis peut-être jusqu'à
la mort,
je saisis la vie par minuscules
fragments,
je saisis chaque jour
qui me poursuit
je saisis chaque envolée
de nuages et chaque
brassée
de pluie
je saisis tout ce qui me
cogne et m'éblouit...

C'est la nuit,
dans la forêt,
que je saisis
ce que je fuis dans ma cabane,
je saisis mes pertes
je saisis ma naïveté
je saisis la beauté –
l'été, indien, flamboyant
je saisis et puis j'oublie
je saisis et relâche
je saisis ma colère et la butte
en orgasme

je saisis la puissante
intemporalité
du plaisir féminin.

Dans ma cabane,
je saisis des étendues nouvelles
chaque nuit,
je saisis mon ignorance
de la forêt alentour,
je saisis un tableau, le début
d'une romance,
je saisis l'ampleur du gâchis
je saisis un sexe dressé –
simple ombre illusoire –
je saisis le moindre bruissement.

Dans ma cabane,
je pressens
l'impossible achèvement
de biens des tourments
je pressens le silence qui succède
la soif d'absolu
momentanément repue
je pressens l'ampleur des
balisages
imposés
je pressens la présence
d'une spirale
qui déteint
au petit matin
je pressens l'imminence, la

permanence,
la souffrance
je pressens la désincarnation
profonde
de chacun de mes mots

Dans ma cabane,
la forêt, la nuit,
je pressens les maux et les
remèdes
je pressens que jamais plus
je ne répondrai
je pressens une mort lointaine
pour le lendemain
je pressens
tant de vacuité...

Dans ma cabane
je pressens que forêt, nuit
et tourments sont autant
de
fragiles constructions qui
ne me relie plus à rien
je pressens plus que je ne ressens
je pressens la poussière
que laissera le temps.

Dans ma cabane
je pressens
la fuite en avant
qui épuise la nuit
je pressens qu'il pense

encore
à moi
à nos ébats
à nos chairs affamées
je pressens que je l'y rejoins
je pressens comme un envol
je pressens la forêt
qui se mouvoit
tout autour de moi
comme un ultime
paradoxe...

Dans ma cabane
je traque
d'autres entrelacements
je traque
jusqu'à l'épuisement
je traque ce que j'aurais pu
recommencer après avoir
échoué
je traque la tombée du jour
qui succède à l'ennui
je traque le lever de mes
angoisses
lancinantes
je traque le mythe tenace
de l'individu maître de sa
destinée
je traque la moindre brindille,
le plus infime

détritus,
la plus absolue certitude
je traque mes poursuivants
je traque jusqu'à la folie,
tant le jour que la nuit

Dans ma cabane,
la forêt, la nuit,
je traque le chant de celles
qui se sont tues il y a si
longtemps
je traque toute âme errante
en ces lieux
je traque ce qui me décidera,
un jour, à repartir
je traque le moindre mot qui
s'empare de ma poésie
je traque bien au-delà
de la voûte céleste
je traque ce qui me reste
d'inconnu

Dans ma cabane
je traque sans crainte
des pièges qui enferment
je traque l'assortiment ultime
des couleurs d'une vie
je traque les raisons qui
me maintiennent hors du
jour

et de la civilisation.

Dans ma cabane,
j'éprouve
un certain sentiment d'inachevé
un ultime goût de liberté
et une foncière instabilité

Dans ma cabane,
j'éprouve
l'étendue de mes pertes,
j'éprouve
ce qui mérite d'être tu à jamais
j'éprouve
plus que jamais
mille et un regrets
j'éprouve – certains jours –
un désir, une soif, un
élan.

Dans ma cabane,
j'éprouve la nuit,
j'éprouve la forêt,
j'éprouve chaque silhouette
qui m'entoure et l'absence
d'unité de temps,
j'éprouve la chaleur qui étouffe.

Dans la nuit
de ma cabane
dans la forêt,

j'éprouve l'absolue nécessité
de le retrouver
j'éprouve l'envie d'un thé
qui me réconcilierait avec
cette perpétuelle
insomnie.

Dans ma cabane,
j'éprouve la nuit
l'abattement des arbres
(l'écroulement d'une
certaine
civilisation?)
j'éprouve l'inadéquation profonde
de chaque parcelle d'oubli

Dans ma cabane,
je subis
le givre qui étoile les fenêtres,
je subis
le sort des bannis,
je subis
le lent passage
de l'été à l'hiver,
de l'automne au printemps...

Dans ma cabane,
je subis
les ténèbres qui, en moi,
ont toujours été tapies
je subis
l'hystérie du vent

les jours de pluies,
je subis le perpétuel
renouvellement
de la nuit, du jour.

Dans ma cabane,
la forêt,
je subis de plein fouet,
je subis jusque sur ma couche,
je subis l'absence
et le manque
d'un souffle humain
à mes côtés.

Je subis
en ayant choisi
je subis l'errance et
l'inconcevable dans
un recoin de la nuit.

Dans ma cabane,
j'oublie
les nombreuses nuits d'insomnie
ayant précédé celle-ci
j'oublie
les chiffres et numéros
ponctuant ma vie
j'oublie tous mes consentements
hésitants
j'oublie les formatages extrêmes
et répugnants de l'Occident

Dans ma cabane,
la nuit,
la forêt,
j'oublie : encore et encore,
à défaut d'une fois pour
toutes
j'oublie qui je prie
quand je prie
j'oublie les émotions réprimées
prêtes à exploser

Dans ma cabane,
j'oublie la forêt
qui la nuit m'engloutit
j'oublie ce qui m'encombre
sauf la substance
souffrante
de ma vie
j'oublie
qu'à tout moment,
le passé ressurgit.

Dans ma cabane
j'oublie
que moi aussi j'ai trahi
j'oublie la nuit
et par moments les étoiles
j'oublie les hêtres dénudés
et les bouleaux trop
Dans ma cabane

trop serrés
j'oublie
qu'il m'attend encore
j'oublie le parfum de leurs fronts

Dans ma cabane
c'est la nuit que j'oublie
les anciennes addictions
c'est la forêt et j'oublie
la civilisation.

Nina Terrpl

Les contributrices

Colette Daviles-Estinès : née au Vietnam, grandie en Afrique, a été longtemps paysanne. Elle puise son inspiration dans un sentiment de perpétuel exil. Nombre de ses textes ont été publiés dans différentes revues. Elle a également contribué à de nombreux livres d'artistes avec le plasticien sculpteur Jean-Louis Charpentier ainsi que la céramiste Rachele Rivière. Blog : <http://voletsouvers.ovh/>

Cathy Garcia Canalès : poète, artiste plasticienne, revuiste, animatrice d'ateliers, elle a publié une trentaine de livres, principalement de la poésie et une bonne partie entièrement auto-fabriqués. En 2003 elle fonde la Revue Nouveaux Délits, revue de

poésie vive qu'elle dirige en soloune association du même nom en 2009. Blog : <http://cathygarcia.hautetfort.com> et <http://larevuenouveauxdelits.hautetfort.com>

Daria Khovanka : membre du CAPP site <https://collectifapp.com/>

Ana Minski : autrice sur le blog partagele.com et lesruminants.org, et illustratrice www.instagram.com/mudopteres/

Laura Outan : autrice www.lerefugedescontonsouilles.wordpress.com/

Mislava Rosales : poétesse née en 1985 au Salvador, actuellement étudiante en Allemagne.

SâVge : sauvageonne touche à tout biocentrée entre M.A.P (Music and poetry to map the cosmos) et Art permaculturel, rebelle par les éternelles ailes des femelles. Site : <https://soundcloud.com/bissecta>

Nina Terrpl : Nina aime jouer de la vie - malgré les ténèbres qui, parfois, l'envahissent. Par moments elle dessine, par moments elle écrit. Dans des petits carnets ; souvent dans la forêt.

Zazie : illustratrice www.instagram.com/zazielavraie/

Behigorri, « vache rouge », est l'esprit qui protège les grottes où nos ancêtres du Paléolithique peignirent bovins et équins. Apparentée à Betizu, la vache sauvage qui vit encore aujourd'hui dans les montagnes basques, elle est une Ihizi, animal chassé à la Préhistoire et dont les représentations individualisées témoignent d'une cosmologie animiste, du mélange d'émerveillement et de crainte que ces compagnons nous inspirent. Renouer avec cet inquiétant émerveillement, avec ce monde d'avant le dualisme, l'esprit militaire, l'hégémonie et le contrôle, est un des espoirs de la revue. Pour y parvenir, ou du moins essayer, une critique radicale de la société s'impose, une critique écologique, biocentrée et féministe. Cette critique radicale s'attaque à un imaginaire dominé par une folle rationalisation qui réduit le langage à un discours binaire. Pourtant, quoiqu'en pensent certains, sentiments et rêves sont plus que jamais les ombres portées qui structurent notre culture. C'est pourquoi poésie, contes, nouvelles sont intégrées à cette critique radicale de la société. Les relations qui se tissent dans la contemplation, l'émerveillement et la crainte ne peuvent s'épanouir que si elles s'expriment dans le langage qui leur est propre. Ouvrir notre corps à un nouvel imaginaire c'est accepter un langage trop souvent méprisé par ceux qui rêvent l'homme-machine, l'homme-conquérant, l'homme-immortel.

Behigorri est une revue numérique en téléchargement gratuit sur le site lesruminants.org mais qui peut aussi être imprimée et cousue artisanalement sur commande. Elle ne possède aucun ISSN et son prix est celui de l'impression, du papier et de l'envoi, il dépend donc du nombre de pages et des illustrations couleurs. Son rythme de parution est irrégulier.

Behigorri - n°2 - septembre 2020 - Comminges - **Contact** : lesruminantes@protonmail.com
- **Site** : www.lesruminants.org - **Site associé** : www.partage-le.com - **Conception, mise en page et illustration de couverture** : Ana Minski

